

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, No 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

A NOS ABONNÉS

Nous avons offert à nos abonnés de leur expédier, moyennant les frais de port ou d'emballage, une image en chromolithographie, pour être conservée dans la famille comme souvenir de la consécration au Sacré Cœur de Jésus. C'est une faveur que nous faisons avec plaisir aux abonnés du Propagateur ; mais nous ne saurions transformer cette distribution gratuite et personnelle en une diffusion en grand nombre. Les demandes ont été tellement nombreuses que toute notre provision a été rapidement épuisée ; nous prions nos abonnés de patienter un peu : leurs demandes sont notées avec soin, et ils seront servis aussitôt que nous aurons reçu un nouvel envoi de ces images, ce qui ne tardera pas.

ACTUALITÉ POLITIQUE

LE

CENTENAIRE DE 1789

LES HOMMES DU PASSE ET LES HOMMES DU JOUR

DE LOUIS XVI A M. CARNOT

PAR

E. D'ARGILL

Lauréat de plusieurs académies, ancien
rédacteur en chef

TRENTIÈME ÉDITION

1 volume in-12.....Prix : 90 cts

MARIE-ANTOINETTE

Il ne s'agit plus d'un monarque détrôné, fugitif et martyr ; la tombe a dévoré celui qui présidait aux destinées de la France. D'autres acteurs vont apparaître sur la scène de désolations et cette fois, ce sera l'épouse d'un roi, enveloppée d'un long vêtement de deuil ; puis un royal enfant, dont la main du malheur s'est hâtée de flétrir la beauté et les grâces, qui vont augmenter le nombre des victimes.

Marie-Antoinette était une des plus grandes natures de femme qu'on n'ait jamais rencontrées dans l'histoire. La force de l'intelligence, la bonté du cœur, l'énergie du caractère, tout en elle était à un suprême degré et dans une étonnante harmonie. Aussi, le tourbillon révolutionnaire vint la saisir ; il la trouva sublime dans les suprêmes périls. Dans les terribles journées des 5 et 6 octobre ;

du 2 juin et du 10 août ; à la Conciergerie, au Temple, quel caractère ! quel courage ! quel dévouement ! dévouement jusqu'à la mort ! Obstinée à ne pas vouloir être sauvée seule, à vouloir toujours demeurer à son poste, près de son royal époux et de ses enfants ! Cela est sublime, héroïque ! Avant de la faire mourir, les monstres lui prodigèrent tous les outrages, toutes les ingratitude, toutes les injustices sur l'autel de la monarchie française. Sans cesse immolée, il y eut là pendant dix années une agonie, un martyre, et chose bien remarquable, cette reine, forte et fière ne demanda jamais grâce quand il s'agit d'elle-même ; mais cette fierté se brisa, s'abaisse même quand il s'agira du salut de son époux et de ses enfants.

Le mois de juin 1793 s'écoula dans des agitations violentes car un certain nombre de partisans de la monarchie ourdisait en secret des complots tendant à l'évasion de la reine. Michonis, membre de la municipalité, royaliste habile à dissimuler ses opinions était de ce nombre et et il avait été souvent appelé à se justifier des accusations portées contre lui. Trahi par Simon, il répond avec sang-froid à ses interrogateurs, mais son lâche accusateur, trompé dans son attente, le dénonce à Robespierre, comme un des principaux instigateurs de l'évasion de la reine. Le 21 juin 1793, le comité ordonne une nouvelle enquête à la suite des bruits qui circulent dans tout Paris, du rétablissement de la monarchie. Le 1er juillet, le comité du *Salut public* se réunit en séance, décrète que Louis XVII sera séparé de sa mère et remis à la garde de Simon.

A cette époque le gouvernement républicain était aux abois ; la misère en France était partout et les souverains d'Europe se préparaient à envahir la nation. Barrère paraît à la tribune et dans sa fougue exaltée il s'écrie : " Citoyens, à cette heure les escadres de l'Espagne et de l'Anglais cernent nos côtes dans les deux mers. Les hordes espagnoles et pié-

montaises attaquent les Alpes et les Pyrénées. Les brigands de l'Autriche et de la Prusse pillent nos cités et dévastent nos frontières du Nord. L'Anglais sème partout l'or et la trahison. La Vendée déchire le sein de la patrie. Les administrateurs jettent de nouveaux brandons de guerre civile, et l'insolent ennemi de la France, le barbare Autrichien menace de pénétrer dans le cœur de la France. Où est la République au milieu de tant de périls et de crimes ? Dans le courage de nos soldats, dans la fermeté de nos représentants, dans la valeur de nos armées, dans le patriotisme de nos envoyés et surtout dans le souverain lui-même, le peuple tout entier."

A la suite de ce discours, qui n'avait d'autre but que d'intimider les conventionnels pour en obtenir le crime, l'Assemblée, décrète des mesures importantes par suite desquelles Marie-Antoinette est envoyée 1^o au tribunal extraordinaire et dut être transférée immédiatement à la Conciergerie. 2^o Tous les individus de la famille Capet seront déportés hors du territoire de la République à l'exception des deux enfants de Louis Capet et des individus de la famille, qui sont sous le glaive de la loi. 3^o Elisabeth Capet ne pourra être déportée qu'après le jugement de Marie-Antoinette. 4^o Les membres de la famille Capet qui sont sous le glaive de la loi, seront déportés après le jugement s'ils sont absous. 5^o La dépense des enfants de Louis Capet sera réduite à ce qui est nécessaire à la nourriture de deux individus. 6^o Les tombeaux et les mausolées des ci-devant rois, élevés dans l'église de St-Denis, dans les temples et autres lieux, dans toute l'étendue de la République seront détruits le 10 août prochain.

La première de ces mesures fut exécutée le 1^{er} août, immédiatement après la lecture du décret qui atteignait la reine, que deux gendarmes et un municipal transfèrent à la Conciergerie. La porte de cet édifice était un chef-d'œuvre, où tous les arts semblaient s'être réunis pour son embellissement architectural. On y entra par une porte de fer doré qui vous introduisait sous plusieurs portiques, conduisant à une vaste salle, lieu de rendez-vous des interprètes de la loi. On eût pu la nommer salle des passés perdus, car on s'y rencontrait avec une foule de promeneurs : des marchands ambulants, des clients d'avocats, des pécheresses à la mode, des typographes curieux, des misanthropes, des crieurs de journaux qui d'un air affable, vous offraient leur marchandise. Que de graves réflexions, devaient en ces sinistres lieux assiéger l'esprit des rêveurs ; rien ne lui ressemblait mieux que le champ des morts, où poussent les marguerites et le gazon, dissimulant aux visiteurs la tristesse des tombeaux. Là aussi des voûtes sombres abritaient des cercueils, ceux des victimes mortes mille fois avant de descendre dans la tombe.

On pénétrait dans les caveaux de cet enfer par deux guichets gardés par un vieillard au visage sévère, aux vêtements sales. Sa voix était rauque et faite pour intimider le plus hardi des démons.

Michonis l'ayant prié d'accompagner l'abbé de Firmont dans sa première visite à la reine, le hideux cerbere n'y voulut consentir qu'après avoir été sérieusement menacé du municipal qui s'offrit d'être de la partie. Les deux visiteurs furent introduits dans une salle pauvrement meublée. " Ce n'est pas encore là, dit le geôlier. Il fallut encore traverser un préau qui était gardé par un gendarme, sabre au poing. Une porte grillée laissait voir aux passants un prisonnier étendu sur un lit de paille et gardé par une sentinelle : il était pâle, échevelé et portait sur son visage les traces d'un affreux désespoir. " Cet homme, dit le geôlier, doit être exécuté demain ; c'est un parricide ! "

A ces paroles, Michonis et l'aumônier reculèrent d'effroi, songeant à la reine logée côte à côte avec ce vil assassin.

Une double porte s'ouvre ; les voici en présence de la veuve de Louis XVI. La reine était assise, recommandant des bas. " J'ai lu autrefois dans Homère que les reines bordaient elles-mêmes leurs cothurnes et moi je recommande les miens. "

La noble fierté de la reine dont l'âme ne nourrissait que des projets héroïques ne permettait pas d'employer les lenitifs consolateurs que prodiguent la religion et la philosophie dans les moments suprêmes.

Michonis préféra entretenir cette femme forte, mais accablée par mille sollicitudes et la cruelle situation de ses enfants, des projets des puissances d'Europe oubliant à cette heure les grands intérêts de leurs Etats pour ne s'occuper que des moyens de délivrer sa Majesté. " Je sais en quelles mains ont été remises ma destinée et celle de mes enfant, et il me paraît impossible de déjouer les résolutions des ennemis de la monarchie et de la famille royale. " L'aumônier ne put contenir son émotion, il était allé dans l'embrasure d'une fenêtre, cacher son émotion et ses larmes. On était arrivé au 10 août : la Convention avait choisi cette date pour proclamer la sanction donnée par le peuple à la nouvelle constitution de la République. Une fête solennelle avait été décrétée et le programme avait été confié au peintre David. Ces saturnales furent hideuses comme toutes celles rêvées par la Convention. On y brûla les attributs de la royauté, on détruisit les insignes religieux dans tout Paris ; tandis qu'à St-Denis la populace viole les sépultures, pille les tombeaux, brise les ossements à coups de hache, outrage et jette au vent les cendres, les restes de Charles V, de Louis IX, Henri V et de Louis XIV. Ces abominables sacrilèges furent imités dans toute la France. Depuis longtemps, on cherchait un prétexte quelconque capable de donner lieu à un procès qui put justifier aux yeux des membres du conseil une culpabilité réelle. Un billet tombé aux pieds de la reine, ramassé par un des gardes et porté à la Convention fit croire à un complot contre la république ; c'en fut assez. L'infâme Fouquier, aussi cruel que dissimulé en prit occasion d'accuser la reine et fit comparaître aux assises.

PROCÈS DE LA REINE

Le jour où la reine parut devant ses juges pour la première fois, elle eut la douleur de s'entendre accuser de crimes infâmes par l'immoral Hébert dont les paroles soulevèrent l'indignation générale. Robespierre n'assistait pas à la séance, il était chez Venua avec Barrère et Saint-Just. Les calomnies d'Hébert soulevèrent la colère du fougueux tribunal, qui s'écria : "L'imbécile d'Hébert ! Ce n'est pas assez qu'il en fasse une Messaline, il faut encore qu'il en fasse une Agrippine et qu'il lui fournisse à son dernier moment ce triomphe d'intérêt public !"

Le lendemain de cette fatale journée, Marie-Antoinette reçut la visite de M. de Firmont. Il la trouva à table : — "Je dois bientôt descendre dans l'arène, dit-elle, il me faut prendre des forces pour le combat, ayant à faire à des lutteurs aussi forts qu'adroits."

De temps en temps, la reine suspendait la conversation pour donner ses soins à *Fédelta*. On sait, qu'après la mort de Louis XVI, on avait permis au Dauphin de conserver un chien du nom de *Fédelta* ; en même temps que l'intéressant animal faisait la joie des enfants, il ne contribuait pas peu aux distractions de la mère ; lors de la séparation de Marie-Antoinette et de son fils, *Fédelta* suivit sa maîtresse à la conciergerie et partagea avec elle les douleurs de sa captivité.

Le 14 octobre, la reine fut de nouveau conduite au tribunal. Quel tribunal ! Quelle séance ! "Qu'on se figure, dit un historien du temps, une vaste salle dont les murailles sont entièrement recouvertes d'une tenture bleue, sur laquelle ont été brodés des trophées révolutionnaires. Une balustrade de fer sépare en deux parties ce sinistre prétoire ; l'une est réservée aux magistrats, l'autre au public. Sur une estrade élevée de deux mètres, siègent cinq personnages aux cheveux noirs et plats, au teint blême, au regard sinistre. — Leurs discours sont décousus, et leurs gestes convulsifs. On dirait à les voir, que la soif du sang les dévore. Vêtus d'un long manteau noir, coiffés d'une toque surmontée d'un panache, ils portent sur leur poitrine la cocarde rouge, hideux symbole d'une liberté violée !!!

Sur deux banquettes parallèles, siègent les jurés, hommes pour la plupart sans instruction, ignorants, crédules, et faciles à tromper, ce sont les aveugles instruments des projets régicides !!!

Le président Hermann, homme d'un âge avancé, vieilli dans les sphères homicides, l'âme noircie de crimes, cœur sans pudeur et sans remords, inaccessible à la pitié, et qui, des guichets de l'abbaye où il se signala à la fameuse journée de septembre, s'éleva par son audace aux plus hautes fonctions de la magistrature révolutionnaire.

A la droite de ce chef ambitieux se tiennent un secrétaire et un greffier.

Dans ce hideux sanctuaire, où se rendent les arrêts les plus iniques, se confondent ces individus de tout âge, de toute opinion, de tout sexe, de toutes religions. Le notaire a pris place à côté du savetier ; le marquis coudoie son fermier, le juif coudoie le catholique et le vieillard l'enfant. C'est là que paraîtront un jour Chapellier, Gramont, Philippeau et l'anthropophage Hébert.

L'audition des témoins se présente sous un aspect quasi sérieux, quasi comique par la variété des individus dont nous allons citer les principaux noms : D'abord, c'est Bailly, qui du fauteuil académique passa à la chaise curule de la mairie d'où il sortit pour monter à l'échafaud ; l'énergumène Hébert qui, par ses crimes mérita les éloges pompeux de ses criminels collègues ; Manuel, calomnié et assassiné pour avoir refusé d'afficher publiquement ses opinions politiques, il porta sa tête couronnée de lauriers sous le fatal couteau ; Valazé, qui vécut comme Aristide et mourut comme Caton ; Michonis et quelques autres municipaux, dont la témérité causa leur perte ; Simon le cannibale, qui savait allier la férocité au plus stupide ridicule ; le célèbre Lecointre dont la tête exaltée faillit perdre la France, en traînant aux pieds d'une justice intempestive, quelques-uns des despotes renversés ; enfin, le comte et le marquis

de la Tour-du-Pin, qui payèrent de leur tête leur fidélité à la reine.

Après l'audition des témoins le président Hermann, résuma les conclusions et adressa à la reine quelques questions auxquelles l'infortunée répondit avec autant de calme que de précision :

"Tronçon-Ducoudrai et Chauveau-Lagarde, avocats distingués et de rare talent, parlèrent avec éloquence, et comme autrefois Cicéron, ils n'eurent pas manqué de désarmer César s'ils avaient eu à éclairer des juges consciencieux.

Mais il est permis de demander ce que pouvaient espérer ces hommes éloquents, des cœurs de bronze, pour lesquels le crime était non seulement une nécessité mais encore une passion ?

Le réquisitoire entendu, le Président se leva et prononça la peine de mort ! En entendant cet arrêt, la foule fit entendre un murmure prolongé.

Ramenée à la Conciergerie, Marie-Antoinette écrivit à madame Elisabeth la lettre suivante :

Ce 16 octobre, à 4½ hrs du matin

"C'est à vous ma sœur, que j'écris pour la dernière fois, je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère ; comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ses derniers moments. Je ne reproche rien ; j'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants ; vous savez que je n'existais que pour eux ; et vous, ma bonne et tendre sœur, vous qui, par amitié, avez tout sacrifié pour être avec nous, dans quelle position je vous laisse ! J'ai appris par le plaidoyer même du procès, que ma fille était séparée de vous. Hélas la pauvre enfant, je n'ose pas lui écrire, elle ne recevrait pas ma lettre. Je ne sais même pas si celle-ci vous parviendra. Recevez pour eux deux ici ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir à vous et jouir en entier de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer ; que le principe et l'exécution exacte de nos devoirs sont la première base de la vie ; que leur amitié et leur confiance mutuelle en feront le bonheur. Que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère, par les conseils que l'expérience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer ; que mon fils à son tour rende à sa sœur tous les soins, les services que l'amitié peut inspirer ; qu'ils sentent enfin tous deux que, dans quelle position où ils pourront se trouver, ils ne seront vraiment heureux que par leur union. Qu'ils prennent exemple de nous. Combien, dans nos malheurs, notre amitié nous a donné de consolation ! Et dans le bonheur, on jouit doublement quand on peut le partager avec un ami, et où en trouver de meilleur, si ce n'est dans sa propre famille ? Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père que je lui répète expressément : "Qu'il ne cherche jamais à venger notre mort." J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur ! Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de la peine ; pardonnez-lui ma chère sœur ; pensez à l'âge qu'il a, et combien il est facile de faire dire à un enfant ce que l'on veut, et même ce qu'il ne comprend pas ; un jour viendra, j'espère où il sentira que mieux, tout le prix de vos bontés et de vos tendresses pour eux. Il me reste à vous confier encore mes dernières pensées. J'aurais voulu les écrire, dès le commencement du procès ; mais outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en a été si rapide que je n'en aurais réellement pas eu le temps.

"Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée, et que j'ai toujours professée, n'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion ; et même le lieu où je suis, les exposerait trop s'ils y entraient une fois. Je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe ; j'espère que dans sa bonté, il voudra bien recevoir mes derniers vœux, ainsi que ceux que je fais depuis longtemps pour qu'il veuille bien

recevoir mon âme dans sa miséricorde et sa bonté. Je demande pardon à tous ceux que je connais, et à vous ma sœur, en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurais pu vous causer ; je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait. Je dis ici, adieu à mes tantes et à tous mes frères et sœurs.

"J'avais des amis ; l'idée d'en être séparée pour jamais et leurs peines sont un des plus grands regrets que j'emporte en mourant ; qu'ils sachent du moins que jusqu'à mon dernier moment j'ai pensé à eux. Adieu, ma bonne et tendre sœur ! Puisse cette lettre vous arriver ! Pensez toujours à moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ces pauvres et chers enfants. Mon Dieu ! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours ! Adieu ! adieu ! je ne vais plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre de mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre ; mais je proteste ici, que je ne lui dirai pas un mot, et que je le traiterai comme un être absolument étranger.

Le 25 vendémiaire an II (16 octobre 1793), à cinq heures du matin, le rappel fut battu dans toutes les sections de Paris ; deux heures après, la force armée était sur pied, une foule immense de curieux encombraient les abords de la Conciergerie.

A onze heures, les délégués des comités accompagnés de M. Girard, prêtre constitutionnel, curé de Saint-Landry, vinrent prendre la reine pour la conduire à l'échafaud ; ils la trouvèrent méditant les paroles de l'hymne admirable que Milton a placé sur les lèvres des anges ; l'un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. Après quelques instants d'entretien avec son aumônier, la reine se trouva en présence de l'abbé Girard, auquel Marie-Antoinette ne laissa pas le temps d'achever sa première phrase. Il avait dit : "Votre mort va expier.....—Oui, Monsieur, des fautes, mais non pas un crime." Après ces paroles, la reine se livra à ses bourreaux. Louis XVI, jugé comme roi, avait été conduit en voiture à l'échafaud ; sa veuve, jugée comme simple citoyenne, assise sur une planche, le cortège arrivé y est amenée, montée sur une charrette en face de Saint-Roch, un geste de Gramont fit faire halte, pour que la populace amoncelée sur les degrés de l'Église, pût à loisir insulter la reine. Arrivée sur la place où le sang de Louis XVI avait coulé, elle monte les marches de l'échafaud d'un pas ferme, attache un instant les yeux sur les Tuileries, fixe le ciel, et se tournant vers l'exécuteur : "Hâtez-vous" dit-elle, et inclinant la tête, elle reçoit le coup fatal.

Les novateurs sanguinaires, montagnards, Jacobins, anarchistes et Franc-maçons, croient peut-être, par cet horrible crime, avoir anéanti jusqu'aux derniers vestiges de la royauté. Ils ont brisé le trône, tué le roi et la reine, sous les yeux d'une escorte formidable, leurs précautions inouïes témoignent de leur impuissance et de leurs appréhensions. Aujourd'hui, leur despotisme triomphe de la France enchaînée, l'armée n'obéit qu'à la force, ne cède qu'à la terreur ! demain la France triomphante arrachée aux lois sanguinaires, conduira les bourreaux à l'échafaud ou sur la terre d'exil. Puis bientôt après les restes précieux des victimes de leur scélératesse, qu'ils ont confiés à la terre, on sortira au grand jour, pour les caveaux de Saint-Denis, pour une solennelle réparation.

COURS

D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

SUR LES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANCIEN TESTAMENT.

et sur l'abrégé

DES VÉRINÉS DE LA FOI ET DE LA MORALE

PAR

Le Chanoine Bonnardel

8 vol. in-12.....Prix \$3.00

L'ÂME EMBRASÉE

DE

L'AMOUR DIVIN

PAR SON UNION AUX

SS. Cœurs de Jésus et de Marie

SUIVIE DE LA NEUVAINA AUX

SS. CC. DE JÉSUS ET DE MARIE

avec des Considérations pour le vendredi de chaque mois, des pratiques et des prières pour chaque jour

PAR

M. l'abbé BAUDRAND

1 vol. in-12, relié.....Prix : 60 cts

LES

SERVITEURS DE DIEU

PAR

LÉON AUBINEAU

5ème ÉDITION

2 forts volumes in-12.....Prix : \$1.50

Tome premier : Le vénérable curé d'Ar. — La sœur Rosalie. — M. des Genettes. Les petites sœurs des pauvres. — Le P. de Ravignan. — La marquise de Bouteiller. — Le comte Schouvaloff. — Sainte Marie des Bois. — Le capitaine Marceau. — François-Marie Camper.

Tome second : Marie Eustelle. — Fleurs du Carmel. — Le vénérable Litterman. La vénérable Emilie de Rodat. — M. de Vidaud. — Adèle de Trenquelléon. — Les RR. PP. Varin et Ollier. — Madame Genyer. — M. Bauzan. — Madame de Champlatreux. — Journal d'un confesseur de la foi. — Madame Louise de France. — M. Picoté. — Les premières mères de la Visitation.

HISTOIRE

DE

SAINTE CHANTAL

ET DES

ORIGINES DE LA VISITATION

PAR

M. l'abbé Em. Bougaud

vicaire général d'Orléans

ONZIÈME ÉDITION

2 forts volumes in-12.Prix : \$2.00

LETRES

DE

SAINTE THERÈSE

TRADUITES SUIVANT

L'ORDRE CHRONOLOGIQUE

édition enrichie de lettres, inédites de notes et de biographies

PAR LE

R. P. Marcel Boniz, S. J.

3 volumes in-12.....Prix : \$3.00

HISTOIRE

DE LA BIENHEUREUSE

MARGUERITE-MARIE

ET DES

ORIGINES DE LA DEVOTION AU CŒUR DE JÉSUS

PAR

M. l'abbé Em. BOUGAUD

VICAIRE GÉNÉRAL D'ORLÉANS

POUR LA SUITE À L'HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL

SEPTIÈME ÉDITION

1 fort vol. in-12.....Prix : \$1.00

INTRODUCTION

Je croyais avoir achevé ma tâche en consacrant deux volumes à raconter l'Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation. Mais voici qu'une voix douce et pure m'appelle. C'est la première des filles de sainte Chantal qui soit montée sur les autels. Et de plus, c'est celle qui a été choisie par Dieu pour terminer l'œuvre de saint François de Sales et de sa grande coopératrice. Tous deux avaient travaillé ensemble à construire l'édifice. Ils en avaient creusé les fondations, dessiné les grandes lignes. Mais il y manquait le couronnement. C'est cette sainte et humble vierge qui a été chargée de l'y mettre. En sorte que la Vie de notre Bienheureuse est comme un appendice nécessaire de l'Histoire de sainte Chantal. La biographie de l'une éclaire et achève la biographie de l'autre.

Mais si la Bienheureuse nous touche déjà sous ce rapport, comme la première fille glorifiée des deux saints fondateurs de la Visitation, nous n'hésitons pas à dire qu'elle nous intéresse bien davantage à un autre point de vue. Si cachée qu'elle ait été dans les profondeurs de son cloître, au fond d'une petite ville éloignée de Paris, elle a reçu une mission de premier ordre. Elle a été chargée par Dieu de venir en aide à l'Eglise dans l'accomplissement de l'œuvre la plus grande et en même temps la plus redoutable qu'elle poursuit en ce monde.

Cette œuvre, on le sait assez, ce n'est pas de demeurer debout, au milieu de cette instabilité des choses humaines qui un jour ou l'autre couche tout dans la poussière : les dynasties, les empires, même les peuples ; ce n'est pas non plus d'imposer à l'orgueilleuse raison de l'homme un ensemble de dogmes, dont il a le droit sans doute d'étudier les titres, mais qui ne peuvent le régénérer qu'en l'humiliant ; cette œuvre, plus haute que ces deux-là, à la fois si lumineuse et si obscure, c'est de persuader à l'homme que Dieu l'aime.

Oui, un jour, dans les profondeurs de son éternité, Dieu a vu l'homme ; et, comme un roi, un génie puissant qui tombe sous le charme d'un petit enfant qui bégaie, quand cet enfant est le sien, Dieu a été ravi ; il a aimé l'homme. Il l'a aimé jusqu'à la passion, jusqu'à la folie.

Il l'a aimé jusqu'à se faire homme, afin de supprimer ces distances qui, de quelque nature qu'elles soient, sont insupportables à l'amour. Il l'a aimé jusqu'à souffrir, jusqu'à mourir pour lui.

Oui, celui qui est là, sur ce gibet, les pieds et les mains percés, le cœur ouvert, c'est Dieu !

Et que fait-il là ? Il souffre, il meurt par amour. Ce n'est pas assez dire ; il meurt d'amour.

Voilà ce que l'Eglise est chargée de faire croire à l'homme. Sa régénération est à ce prix. Hors de là, il n'y a que faiblesses, défaillances de cœur, catastrophes des mœurs. Au plus, arrive-t-on à être un honnête homme. La folie du sacrifice, de la virginité, du dévouement, du martyre, ne commence que quand on croit à la folie de la Croix.

Cet amour de Dieu pour l'homme est si grand, si prodigieux, qu'il est comme le scandale du monde. C'est l'antique et universelle pierre d'achoppement, la

la dernière raison de tous les schismes et de toutes les incrédulités. Si Arius, par exemple, s'est séparé de l'Eglise, c'est qu'il ne pouvait pas croire que Celui qui avait apparu un jour en Judée fût vraiment, sans phrases, sans hyperboles, le Fils unique de Dieu. Il y avait, dans un tel abaissement, une grandeur d'amour qui le révoltait. Et de même de Nestorius. Il n'admettait pas que le Fils éternel de Dieu eût reposé dans le sein d'une humble femme, qu'elle l'eût nourri de son lait, qu'il l'eût appelée sa mère ! Et Luther et Calvin, pourquoi ont-ils brisé de nouveau l'unité de l'Eglise ? C'est qu'ils ne pouvaient croire ni au tribunal de la réconciliation, c'est-à-dire à une miséricorde qui ne se lasse d'aucune ingratitude ; ni aux indulgences, c'est-à-dire à une des plus tendres industries du Sauveur pour suppléer à nos perpétuelles insuffisances ; ni à la sainte Eucharistie, c'est-à-dire à la permanente habitation avec ceux qu'on aime : cœurs étroits qui ne savaient pas ce que c'est que l'amour ! Et si de nos jours il y a tant d'hommes qui passent en hochant la tête devant la croix, qui sourient de mépris en regardant l'autel, c'est la même folie qui les révolte. L'humanité égoïste, incapable d'aimer, succombe sous le poids de tels mystères ; et l'Eglise ne parvient pas à lui arracher ce cri qui la transfigurerait : *Et nos credidimus charitatem quam habet Deus in nobis*. Oui, nous croyons que Dieu a pour nous de l'amour.

Mais précisément parce que l'œuvre est formidable, parce que l'Eglise semble par moments s'incliner sous le poids. Dieu vient à son aide par des coups de maître. De même que, quand les sophismes se multiplient, il fait un signe, et on voit apparaître ceux que j'appellerai volontiers les agents extraordinaires de la vérité : un saint Augustin, un saint Thomas, un Bossuet ; de même, quand le monde se refroidit et ne croit plus à l'amour de Dieu, et qu'on voit baisser la pureté, le sacrifice, l'apostolat, le dévouement et le martyre, toutes ces choses qui tirent leur origine du cœur, mais du cœur transfiguré par l'amour divin, Dieu fait un signe, et on voit apparaître ceux que j'appellerai volontiers aussi les agents extraordinaires de l'amour.

Ainsi, par exemple, quand, au lendemain des persécutions, Constantin monta sur le trône, et qu'étendant sur l'Eglise son manteau de pourpre, il y introduisit, à son insu et sans le vouloir, avec les honneurs, un commencement de refroidissement ; quand on aperçut ces froids docteurs que j'ai cités, Arius, Nestorius, Eutychès, dont la doctrine n'était au fond que la négation de l'amour infini ; à ce moment où le vieux sensualisme païen pénétrait peu à peu dans l'Eglise, les entrailles de la terre s'ouvrirent et on en vit sortir les instruments de la passion de Jésus-Christ : la croix sur laquelle il était mort, les clous qui avaient percé ses pieds et ses mains, la couronne qui avait meurtri son front, la lance qui avait ouvert son cœur. Le monde fut providentiellement appelé à se ranimer au contact sacré des instruments de la Passion.

Et quelle fut la créature privilégiée à laquelle Dieu donna cette grande mission de réchauffer le monde au IV^e siècle ? Ce fut une femme, une épouse, une mère, la pieuse Héléne, la mère de l'empereur Constantin, le libérateur de l'Eglise. Ce fut une femme, et on en devine la raison. Inférieure d'ordinaire à l'homme par les dons de l'esprit, la femme lui est supérieure par les dons du cœur. Elle aime plus ; elle aime mieux ; elle ne sépare pas dans sa pensée l'amour du sacrifice, et pour elle, aimer c'est toujours s'immoler. Ce fut donc une femme ; et de plus ce fut une mère ; et je le conçois aussi. Devant la croix, devant les folies de l'amour, l'homme peut quelquefois passer en branlant la tête ; la mère jamais. Elle prend son enfant dans ses bras, elle regarde la croix, et elle se dit : Qu'y a-t-il d'étonnant que Jésus-Christ soit mort pour ses enfants, moi je mourrais bien pour le mien !

Ce fut donc cette femme, cette épouse, cette mère qui reçut au IV^e siècle la mission de ranimer le monde en lui montrant la croix de Jésus-Christ ; et de fait elle réussit. La grande dévotion de toutes ces rudes populations du moyen

âge, ce fut la dévotion à la croix. On livrait des batailles pour la posséder. Tout l'Occident se leva même pour aller conquérir le tombeau vide du Sauveur ; et, quand on fut arrivé à Jérusalem, on les voyait, ces rudes guerriers, un Godefroy de Bouillon, un Tancrede, un Baudouin, faire le tour de Jérusalem, pieds nus, en versant de grosses larmes ; on en vit même quelques-uns expirer de douleur et d'amour en baisant les rochers du Calvaire ; et, un jour enfin, la France entière tressaillit de la plus pure émotion qui ait jamais fait battre son âme ; saint Louis rentra dans sa capitale, portant dans ses royales mains la couronne d'épines qui avait ensanglanté le front de Jésus-Christ. Pendant huit siècles, de sainte Héléne à saint Louis, le monde, réchauffé au contact sacré de la Croix sur laquelle était mort Jésus-Christ, poussa le cri vainqueur : *Oui, nous croyons à l'amour infini de Dieu pour l'homme*.

Mais à ce dernier moment il n'était pas difficile à un observateur de voir que cette dévotion, par suite de l'infirmité humaine, ne suffirait bientôt plus à entretenir une flamme qui manifestement baissait. Les croisades devenaient de plus en plus impossibles ; les papes s'épuisaient à appeler les populations au secours du tombeau profané de Jésus-Christ. Il fallait un symbole plus émouvant, quelque chose qui allât plus profondément aux âmes. Donc, un jour, au fond d'un monastère de Belgique, Dieu apparut à une âme privilégiée et lui donna pour mission de tourner les regards et les cœurs du côté de la sainte Eucharistie, et de demander à l'Eglise, pour ce mystère auguste, des hommages nouveaux.

Et quelle fut l'heureuse créature destinée à réchauffer le monde au XIII^e siècle, et à y être ce que j'appelle un agent extraordinaire de l'amour ? Encore une femme, mais cette fois une vierge ! Si pur, en effet, si lumineux que soit le cœur de la mère, il y a quelque chose de plus beau et de plus lumineux encore, c'est le cœur de la vierge. Et d'ailleurs, le mystère de l'Eucharistie étant le mystère des anges, il était convenable de réserver à la virginité les honneurs de cette révélation et de cet apostolat.

Et comme rien n'arrive dans l'Eglise que par le souffle de l'Esprit de Dieu, pendant qu'on déployait les pompes nouvelles de la Fête-Dieu, un moine inconnu soupirait le livre de l'Imitation, le plus beau de tous ceux qui ont été écrits de la main des hommes ; surtout ce IV^e livre destiné à enflammer tous les cœurs pour la sainte Eucharistie. En même temps saint Thomas composait ses incomparables hymnes du *Lauda Sion* et de l'Adoro te *supplex*. Les cathédrales gothiques surgissaient comme pour être des arcs triomphaux en l'honneur de la sainte Eucharistie. On voyait en sortir nos belles processions du saint Sacrement ; et le monde, vivifié et transformé par les ardeurs de cette dévotion, reprenait sa marche, en poussant de nouveau le cri vainqueur : *Pour nous, nous croyons à l'amour infini que Dieu a eu pour nous !*

Trois siècles s'écoulaient : tout à coup on sent passer sur l'Eglise je ne sais quel courant d'air glacial. Luther paraît, et nie l'amour infini dans ses plus tendres manifestations. Calvin paraît, et supprime l'Eucharistie. Jansenius paraît, et, sans nier la sainte Eucharistie, il apprend aux fidèles à s'en éloigner avec le plus profond respect ; on écrit des livres sur la fréquente communion, c'est-à-dire contre elle ; et on déploie des trésors d'érudition afin d'apprendre aux fidèles que Jésus-Christ a établi ce divin sacrement pour qu'on le reçoive le moins souvent possible. La foi à l'amour infini baisse dans le monde ; on sent partout comme un refroidissement universel.

O mon Dieu ! mon Dieu ! qu'allez-vous faire ? Par quelle industrie allez-vous réchauffer les âmes ? Quel secret tenez-vous en réserve pour de si tristes temps ? Et à quelle âme privilégiée allez-vous le confier ?

Cette fois encore, pour ranimer la foi et la piété, Dieu choisit une femme, une vierge ; décidément il n'en veut pas d'autres pour en faire les agents extraordinaires de son amour ! Il la prépara avec un art divin à cette grande mission ;

et quand son cœur fut devenu semblable à celui d'un ange ; un jour qu'elle était plongée dans l'extase, immobile, recueillie, les bras croisés sur sa poitrine, le visage légèrement éclairé comme d'un feu intérieur, une lumière céleste, visible à elle seule, se leva sur l'autel, et à travers la grille elle aperçut la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand elle osa lever sur lui ses yeux humides de larmes, la poitrine du Sauveur lui apparut resplendissante : on voyait dans ce feu, le cœur de Jésus-Christ étinceler comme un soleil ; et elle entendit une voix qui lui disait : *Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, jusqu'à se consumer d'amour pour eux*. Plusieurs fois elle eut des visions semblables, où tous les adorables desseins de Dieu lui furent révélés. Elle vit les plaies des âmes et des sociétés se guérir peu à peu au contact de ce Cœur divin, et l'Eglise, ranimée aux rayons de ce foyer d'amour, reprendre sa marche triomphante et bienfaisante à travers le monde.

Et comme si tout devait se réunir pour nous enchanter dans une telle dévotion, c'est par la France que Dieu la donne à son Eglise. Il s'adresse à une vierge française, dans une ville française, au sein d'un institut français, pour parler à l'Eglise universelle. Et non-seulement c'est à la France qu'est faite la révélation, elle est faite pour la France. Elle répond si bien, d'une part à ses aspirations les plus nobles, les plus élevées ; et de l'autre elle touche si suavement, si efficacement, ses blessures les plus tristes, qu'il est manifeste que Dieu a pensé à la France en donnant au monde la grande révélation du sacré Cœur. Il l'a dit du reste ; il l'a fait annoncer avec une précision qui tient du miracle, quand on connaît sa réalisation. Et de fait, dans la proportion même où la France s'est plongée dans les flammes du sacré Cœur, elle s'est régénérée.

Voilà ce que nous voudrions dire. Il faudrait pour cela le langage des anges, ou du moins le langage des saints. Nous essaierons cependant, parce que, à ne pas essayer, il y aurait pour nous la dernière des ingratitude.

Seulement, avant de commencer, une observation nous sera permise. De même que nous dirions à un jeune homme qui aborde l'étude des mathématiques : "Voilà un livre où l'on traite du calcul infinitésimal ; ne l'ouvrez pas, vous n'y comprendriez rien ;" de même, si quelqu'un ne croit pas à l'amour infini de Dieu pour l'homme, à sa crèche, à sa croix, à la sainte Eucharistie, qu'il n'ouvre pas ce livre ! Il en serait étonné et scandalisé. Je vais dire la chose la plus étrange, la plus extraordinaire, la plus incroyable, et cependant la plus certaine, et aussi la plus touchante : un Dieu aimant l'homme jusqu'à la passion, jusqu'à la folie. Je vais raconter comment ce Dieu oublié par l'homme, méprisé, trahi, méconnu par l'homme, n'a pas désespéré de l'homme, et, au lieu de le punir et de le briser comme il l'aurait pu, a résolu de le vaincre à force de tendresse !

O Jésus, des genoux de ma mère aux années ardentes de ma jeunesse, je n'ai pas cessé de croire à cet Amour infini, qui est toute la sève et comme le suc divin du christianisme ; et aujourd'hui, parvenu à cet âge qui rapporte à l'homme toutes les lumières de la terre, et, quand il a été fidèle à Dieu, toutes les splendeurs du ciel, je sens cet Amour infini qui brille sur ma tête d'un éclat sans ombre. A vrai dire, je ne crois plus guère à l'amour de l'homme ; je crois d'autant plus guère à l'amour de Dieu ! Aidez-moi donc, ô Christ, ô Sauveur, ô Ami, et que ces derniers accents, si ce sont les derniers, portent jusqu'au fond des âmes la connaissance de cet Amour dont j'ai goûté le charme, mais dont je ne saurais jamais dire la douceur !

CONFÉRENCES SPIRITUELLES

SUR LES

DEVOIRS DE LA VIE RELIGIEUSE

A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS

PAR

M. l'abbé Basinet

4 vol. in-12.....Prix : \$3.00, reliés : \$4.00

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MADELINE-SOPHIE BARAT

FONDATRICE

De la Société du Sacré-Cœur de Jésus

PAR

M. l'abbé BAUNARD

chanoine honoraire d'Orléans
professeur d'éloquence sacrée aux facultés
catholiques de Lille, docteur en théologie, docteur
en lettres

CINQUIÈME ÉDITION

2 forts volumes in-12..... Prix : \$1.50

INTRODUCTION

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Nous écrivons l'histoire d'une contemporaine.

Onze ans ne se sont pas encore écoulés depuis le jour où, dans la fête de son Ascension, 25 mai 1865, le Seigneur rappela à lui l'âme prédestinée que je voudrais peindre en ce livre, comme une des plus belles âmes qui aient paru dans notre siècle.

Cependant, il faut le dire, le monde l'a peu connue. Aujourd'hui encore beaucoup ignorent son nom, car elle mit constamment plus de soin à se cacher que d'autres n'en mettent d'ordinaire à se produire. Mais une si pure lumière ne nous a pas été donnée pour demeurer, selon l'expression de l'Évangile, cachée sous le boisseau. Aussi bien, plus de cent maisons d'éducation et de prière semées sur tout le globe par la servante de Dieu, une famille de plus de quatre mille religieuses enfantées par elle à Jésus-Christ, un nombre incalculable d'enfants de toute classe élevés par son bienfait, dans l'ancien et le nouveau monde, ne sont pas les principaux titres qui recommandent sa mémoire. L'ouvrière nous a paru encore plus grande que l'œuvre ; et ce qui témoigne pour elle, ce qui attire vers elle, c'est le reflet de sainteté forte, simple et tout aimable, dont cette figure a laissé l'ineffaçable souvenir.

Aujourd'hui de nouveaux signes de cette sainteté éminente ont changé ce souvenir en une sorte de culte. A peine Mme Barat avait-elle disparu qu'on étudiait sa vie : on s'attachait à ses traces, on recueillait ses paroles, on retrouvait son âme dans d'innombrables lettres qui la faisaient revivre. La piété filiale entourait déjà sa tombe, et consacrait religieusement tout ce qui venait d'elle. Des grâces multipliées, des bienfaits de tout ordre, des interventions extraordinaires redoublèrent la confiance. L'Église s'en émut alors. Elle se demanda si cette lueur blanchissante à l'horizon n'était pas le lever d'un de ces astres bienfaisants que Dieu, dit l'Écriture, a placés dans le ciel pour éclairer la terre. Et voici que, procédant aux premières informations, elle a commencé de recueillir, à Paris et à Rome, les plus précieux témoignages, en attendant qu'un jour il lui plaise de composer, de tous ces rayons épars, une auréole de sainte pour l'épouse de Jésus-Christ.

Grâces soient donc à Dieu ! Notre siècle si égaré n'est pas déshérité de la première de toutes les gloires : celle de produire des saints. Le Père de Condren, qui vivait à l'époque si épouvantable des guerres de religion et à la veille de la Fronde, estimait néanmoins que "le nombre des saints de son temps, quoique plus cachés, égalait celui des premiers siècles du christianisme." Sans doute on n'oserait guère en dire autant du nôtre, tant sont bruyants parmi nous les scandales de l'irréligion, tant semble universel et irrésistible le triomphe des méchants ! Et cependant, si, repassant les trois premiers quarts de ce siècle mauvais, on considère, par groupes, les diverses milices d'apôtres, de pontifes, de soldats, d'hommes de prières, de vierges et de femmes chrétiennes, qui se sont succédé au service de Jésus-Christ, quelle sève de sainteté on sera forcé de recon-

naître dans l'arbre capable de donner de tels fruits ! Quelle édification, quel étonnement parfois nous apporte la révélation de la vie de nos justes, de nos vierges, de nos martyrs, dans les histoires intimes où ces âmes contemporaines se montrent au niveau des plus belles âmes antiques ! Héroïsme de foi, héroïsme de pureté, héroïsme de charité, héroïsme de pénitence et d'immolation, je constate que notre âge les aura tous connus. Et alors, me rappelant que la sainteté, pour mériter d'être portée sur ces autels, doit être la vertu poussée à ce degré sublime, je me crois fondé à dire que, par la miséricorde infinie de Jésus, la page du livre de vie réservée à notre époque ne restera pas vide, et que des noms, aujourd'hui bien ignorés du monde, sont peut-être destinés à enrichir les diptyques de l'Église future.

Or, les saints de notre siècle ont deux traits particuliers qui formeront, dans l'histoire, leur caractère propre. Le premier est un amour plus dévoué et plus tendre pour le centre de la vérité, qui est le Saint-Siège ; le second est un amour plus ardent, plus généreux pour le centre de la charité, qui est le Cœur de Jésus. Tous portent aussi écrit, en caractères de flamme, le nouveau nom de Dieu, comme dit le même apôtre, le nom du Dieu de l'amour ; et ce qui donne à leur piété son cachet spécial de douceur et de force, est une religion profonde envers le sacré Cœur.

Je dis que c'est une religion profonde que celle-là : elle est le christianisme dans son essence même. Qui ne voit, en effet, que chez nous l'amour de Dieu, dont le Cœur est le symbole, est la loi qui régit tout, la formule universelle qui rend compte de tout ? Pour nous, Dieu n'est pas seulement cet Être nécessaire, cette Cause première, cette Raison par excellence qu'attestent le bon sens et la philosophie. Dieu n'est pas seulement un plus ce premier Législateur et ce Juge inévitable, dans lequel réside le principe et la sanction de la loi. Dieu, — et c'est là le sujet de notre ravissement, — Dieu, c'est le Cœur ÉTERNEL, qui vit, qui pense, qui aime, et qui, se suffisant à lui-même, n'en a pas moins, par la libre détermination de sa bonté, produit les indéfinies générations des êtres ; Cœur inépuisable, immense, d'où sortent tous les cœurs et où tous les cœurs sont conviés par la libre attraction de l'amour, comme dans les cieux astronomiques, les soleils sans nombre sont, pour ainsi dire, conviés par la gravitation universelle vers un soleil central.

Mais ce Cœur, qui attire l'homme à lui, fait mieux encore : il cherche l'homme, il descend vers l'homme comme vers un fils chéri. Il est venu l'éclairer, se livrer à lui sous une forme mortelle, souffrir se dévouer, s'immoler pour lui. Enfin le Cœur de Dieu entre dans le cœur de l'homme par un secret qui seul répond à l'immense aspiration de nos âmes. Or c'est là tout le fond de la religion chrétienne.

Au fond, il n'y a qu'un dogme, c'est que Dieu nous a aimés. Quant à nous, écrit saint Jean, nous croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous. Tous les mystères de la foi : création, révélation, incarnation, rédemption, eucharistie, communion, découlent de ce principe ; il est la clef de tout. De même, dans la morale, il n'y a qu'un devoir, qui consiste à aimer Dieu et tout aimer pour Dieu. Amour de Dieu pour l'homme, amour de l'homme pour Dieu, voilà la foi et la loi ; et le christianisme est, en définitive, une relation de cœur entre le Créateur et son ouvrage. C'est pourquoi lorsque, dans ces derniers temps, le Seigneur voulut ramener la foi à son foyer et la vertu à sa source, il se contenta de montrer son Cœur tout de flammes pour l'homme, et de dire au cœur de l'homme "Voilà comment je t'ai aimé, voilà comment tu dois aimer." Tout était résumé dans ce symbole auguste que les simples comprirent, que les sages admirèrent, que les saints adorèrent ; car, ce qu'on avait osé nommer une superstition, c'était le culte en esprit et en vérité ; ce qu'on avait osé taxer de nouveauté, c'était simplement l'Évangile éternel, ainsi que s'exprime saint Jean.

Cependant, depuis le jour où le Cœur de Jésus s'était manifesté à la bienheureuse Marguerite-Marie, les progrès de

son culte, pour être toujours continues, n'en étaient pas moins lents. Il fallait que ce feu sacré, pour faire explosion dans l'universalité des familles chrétiennes, y fût allumé par l'éducation. Le Seigneur y pourvut. Coïncidence lumineuse ! c'est le lendemain du jour où, du pied de l'échafaud, Louis XVI prisonnier jetait le royaume très chrétien dans le sacré Cœur de Jésus, que Jésus, acceptant le legs, mit dans l'âme d'un saint prêtre l'inspiration et le zèle de prendre possession de ce domaine spirituel par l'institution de la femme chrétienne, et de lever dès lors une virginale armée chargée d'en faire la conquête. Un ordre contemplatif, la Visitation, avait reçu la confiance du mystère d'amour : cela devait être. Un autre ordre, un ordre enseignant, sembla destiné, dans les desseins du Ciel, à en être le propagateur et l'apôtre au milieu du monde.

Là est la raison d'être de la vocation et de la mission de Mme Barat. Vouée au Cœur de Jésus, cette âme généreuse ne s'appartient pas, elle appartient tout à Lui. Dans sa vie intérieure elle en est disciple, voilà toute sa sainteté ; dans sa vie extérieure elle est l'apôtre, voilà toute son œuvre : telle est, en deux mots, l'histoire de la servante de Dieu.

La première chose qu'on y voit est la merveille d'une âme déifiée, pour ainsi dire, par l'action de l'amour, selon cette parole de saint Jean de la Croix : "Aimer, c'est être transformé en ce qu'on aime ; aimer Dieu, c'est donc être transformé en Dieu." On assiste à ce miracle de transformation divine chez Mme Barat, Jésus est certainement l'être le plus présent, le plus vivant dans cette âme ; et voilà pourquoi il sera l'être le plus agissant dans ce livre qui, pour être digne d'elle, doit être tout plein de Lui. Elle ne pense qu'à Lui, elle ne parle que de Lui, elle n'agit que par Lui, elle ne se plaît qu'avec Lui. Ce n'est pas elle qui vit : c'est Jésus qui vit en elle ; non pas, certes, pour l'éteindre, mais pour l'animer ; non pas pour l'abaisser, mais pour l'exalter. L'âme des saints, qu'on le sache, n'est pas cette mer morte que ne soulève aucun souffle, et où rien de vivant ne se meut, sous la pesante épaisseur des eaux. C'est bien plutôt cette mer de Génésareth, qui a parfois ses agitations et ses tempêtes, mais où Jésus est maître, et qui se calme sous la main de Celui à qui les flots et les vents obéissent.

Ainsi perpétuellement gouvernée par Dieu, Mme Barat reflète dans ses facultés limpides et tranquilles, les plus pures beautés du ciel et de la terre. L'intelligence éclairée de la lumière d'en haut n'en voit que plus nettement, n'en embrasse que plus largement les choses d'ici-bas. Elle pénètre le fond des âmes, elle entre dans le secret des cœurs. Même les affaires du siècle ne lui échappent pas ; elle en effleure les sommets, comme du bout de l'aile, et avec quelle justesse, quelle délicatesse ! Combien de ses jugements si modestes, mais si nets, sur les événements de notre temps, resteront, en définitive, le dernier mot de l'histoire ! Du sein de cette lumière, elle ne descend jamais, même aux plus petites choses, sans y porter, pour ainsi dire, quelque rayon de soleil. La gaieté, l'esprit, la bonne grâce animent et vivifient sa parole nourrie de foi et de sagesse, où l'on retrouve tour à tour la raison de sainte Chantal, l'onction de Fénelon et la grâce spirituelle de saint François de Sales. Plus grande encore par le cœur que par l'intelligence, elle est douce sans faiblesse, elle est forte sans raideur ; l'humilité tempère l'éclat de ses plus riches dons ; et, sur un fond de vertus et de qualités viriles, s'épanouit une candeur qui est son charme le plus pur, et qui donne à ses traits l'inaltérable jeunesse des enfants de l'Évangile. Son cœur rempli de Dieu aime tout ce que Dieu fit grand : l'Église, l'homme, les âmes ; mais elle a, en même temps, des tendresses ineffables pour les plus petits êtres de la création. "Sa conversation est avec les simples ; " les enfants sont sa passion, et les pauvres son culte. Elle aime la campagne, les animaux, les plantes ; elle s'intéresse à l'herbe qui fleurit aujourd'hui et que l'on jettera demain au feu, au passereau qui tombe à terre, au lis des champs et au grain de sénévé : l'abondance de ce cœur débordant

de sur tout ce qui respire. Quelque chose de l'Évangile se place sur ses lèvres et coule de sa plume ; elle porte la joie du ciel dans son regard, et la miséricorde repose dans ses mains. On dirait, en vérité, que le Cœur de l'Époux a passé dans celui de l'épouse. Harmonieux composé d'amabilités divines et humaines, elle donne l'envie d'être sainte, et tous ceux qui la voient sont portés à dire d'elle ce que la sœur de saint François de Borgia, religieuse à Madrid, disait de sainte Thérèse : "Dieu soit loué de nous avoir fait connaître une sainte que nous pouvons tous imiter ! Sa conduite n'a rien d'extraordinaire ; elle mange, elle dort, elle parle et rit comme toutes les autres, sans affectation, sans façon, sans cérémonie, et l'on voit pourtant bien qu'elle est pleine de l'esprit de Dieu."

Mais Mme Barat n'est pas seulement le disciple du Cœur sacré de Jésus, elle en est encore l'apôtre. Son zèle apostolique a un double rayonnement : un rayonnement intérieur, la direction de ses filles ; un rayonnement extérieur, l'éducation des enfants. Mais le foyer de l'un et de l'autre est toujours le sacré Cœur, son culte, son amour, ce feu que Jésus est venu allumer en ce monde, avec l'unique et ardent désir qu'il embrase tout.

D'abord l'œuvre intérieure, celle de la formation religieuse de ses filles, n'est pour Mme Barat que la refonte des âmes dans ce moule divin. Tel est le sujet de ses entretiens et de ses lettres, formant ensemble un corps de doctrine spirituelle, où se cachent, sous la forme la plus familière, les plus hautes leçons. Le sacrifice en fait le fond ; car qu'est-ce que le Christianisme, sinon le sacrifice ? Mais l'amour allège tout. "Il prêtre, comme dit saint Bernard, son onction à la croix, et il mêle à l'amertume une douceur surhumaine." Ministre du Cœur de Jésus, dans sa Société, la supérieure ne gouverne qu'avec lui et par lui : tel est le principe, le modèle, le secours et le prix des commandements qu'elle donne, des vertus qu'elle prescrit, des devoirs qu'elle impose. Et que peut-on refuser à l'amour qui demande ? De là cette allégresse qui rayonne de la direction de Mme Barat ; de là aussi, dans ses filles, cette généreuse aisance à souffrir et à mourir, qui est bien un des plus beaux spectacles de ce livre. Mais elle n'est pas seulement le ministre de ce Cœur, elle-même le représente dans toute sa personne, et son autorité a pris pour première règle la parole du Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Dans ces dispositions, elle régit sa Société, comme Dieu régit le monde, par l'attraction. Moins supérieure que mère, elle obtient l'empire des âmes en les aimant et en les respectant. Et quel respect religieux ! Qui eut jamais le toucher moral plus délicat et le commandement plus aimable ? Là réside sa puissance. Attirés, entraînés "par ces liens de charité", comme s'exprime le Prophète, les cœurs lui sont conquis. Chacun veut la voir, l'entendre, recevoir une ligne d'elle, un regard, un sourire, une bénédiction ; rien ensuite ne coûtera plus. Sur une parole, un signe, on sera prêt, s'il le faut, à traverser les mers ; on gravira joyeusement les âpres sentiers de la vie : car "l'amour ne marche pas, il vole", dit le livre de l'Imitation. Tel est l'essor qu'imprime la conduite spirituelle de Mme Barat, tel est l'esprit de cette mère dont on est tenté de dire, d'après le Père Faber : "Je ne prétends pas qu'il soit aisé d'être saint ; mais je dis que les saints sont les maîtres les plus faciles, parce qu'ils ressemblent plus à Jésus que les autres hommes."

Autre est le spectacle que présente l'apostolat extérieur de Mme Barat dans la diffusion de son Ordre et la propagation de son œuvre dans l'univers. Appelée à cet ouvrage par une miséricorde qu'elle ne s'explique pas, l'humble fondatrice s'est dit à elle-même : "Il faut que je ne sois rien, afin que Dieu soit tout." Elle laisse donc faire Dieu, attentive seulement à s'inspirer de son esprit et à suivre ses ordres. Ainsi la Société se forme, avance, se dilate. Des âmes appelées de divers points se rencontrent et s'unissent, des fondations s'élèvent, des maisons s'établissent, des règles se forment, la famille s'accroît : une providence visible, parfois même éclatante, dirige l'entrepris-

se. Arrive cependant l'heure nécessaire de l'épreuve. A deux reprises différentes, tout semble désespéré ; mais Mme Barat sait que les heures désespérées sont les heures de Dieu. "Quand tout nous abandonne, abandonnons tout à Dieu," telle est une de ses maximes. Ni les contradictions, ni les révolutions, ni les persécutions ne l'ébranleront point : "Ne voyons que Dieu, écrit-elle, ne nous attachons qu'à lui, et ensuite que le monde s'écroule, si Dieu le veut. Nous demeurerons en paix, ensevelis dans le sentiment d'une confiance profonde." A la fin, cette confiance triomphe magnifiquement. Le Sacré-Cœur sort plus fort de chaque nouvelle crise ; et les deux continents peuplés par sa Société attestent cette puissance de la confiance en Dieu qui fait la grandeur propre et divine des saints, selon cette belle doctrine de saint Bernard : "Ils osent de grandes choses parce qu'ils ont de grands cœurs. Ce qu'ils entreprennent, ils en viennent à bout, car c'est la grande foi qui attire les grandes grâces ; et chaque pas dans la confiance est un pas vers les biens promis par le Seigneur. L'Époux divin, voyant ces âmes généreuses, vient à elles, s'unit à elles, et fait éclater en elles ses magnificences."

J'ai dit le but et l'esprit de l'histoire qu'on va lire. Je ne l'eusse pas entreprise s'il ne se fût agi que de mettre en honneur une société religieuse, si respectable qu'elle pût être. Ajoutons que cette société elle-même n'eût pas laissé sortir ses premières origines d'une obscurité qui lui était chère si elle n'avait eu en vue la glorification du nom de Jésus-Christ ; et je me souviendrais toujours de quel accent pénétré sa supérieure générale, la révérende mère Gœtz, ne précieuse mémoire, me dit en me confiant le travail qu'elle n'a pas eu la consolation de voir terminé : "Il faut qu'on sache que, dans tout cela, nous ne sommes absolument rien ; c'est le divin Cœur qui a tout fait. Laissez-nous donc bien petites ; il ne faut exalter que le seul nom de Jésus."

D'ailleurs peu d'histoires ont eu de plus précieuses ressources à leur disposition. La pitié filiale avait commencé de bonne heure à recueillir les paroles et les traits de la vie de Mme Barat dans des *Journaux* rédigés soit à la maison mère, soit au noviciat. Plusieurs essais d'histoire ont même été tentés avant et après sa mort. Ils ont guidé nos recherches, en jalonnant notre route, et nous reconnaissons leur être redevables. La seconde source de documents où nous avons puisé, sont les récits, souvenirs et actes de fondations, ainsi que les circulaires, notices biographiques, lettres annuelles dans lesquelles nous a été révélée la vie des principales compagnes, sœurs et filles de la fondatrice, autour de qui elles forment une si belle couronne. Les nombreux témoignages, lettres et récits relatifs à Mme Barat sont une troisième série de documents, complétés et contrôlés par les souvenirs de celles qui l'ont le plus connue, et qui nous ont aussi le mieux appris à la connaître. Mais, de tous ces trésors, le plus inestimable est sans contredit la collection de sept à huit mille lettres qui, pendant soixante-cinq ans, de 1800 à 1865, nous donnent, presque jour par jour, la raison de ses actes, l'esprit de sa conduite, le secret de ses grâces, la lumière de ses pensées, le progrès de sa sainteté, nous la livrant tout vive, et nous permettant, pour ainsi dire, de surprendre chaque battement de son cœur.

Ainsi composée, l'histoire de Mme Barat sera presque sa vie écrite par elle-même. Sans doute entre tant de faits il a fallu choisir ; car comment tout raconter dans une existence si pleine ? "J'ai regret à ce que je laisse," comme disait Montaigne. Au moins n'ai-je rien négligé pour que tout fût vrai dans ce livre, l'ayant fidèlement soumis à la plus minutieuse comme à la plus obligeante vérification. Que si, malgré tant de soins, un erreur, fût-elle légère, s'était glissée dans ces pages, je prierais le lecteur de m'éclairer, de me corriger, tant me plaît cette parole de sainte Madeleine de Pazzi, qui devrait être la règle de tout historien : "La vérité est si pure, que pour peu qu'on la mêle à quelque autre chose, elle ne s'appelle plus vérité."

La fidélité historique m'imposait un dernier devoir : celui de visiter les prin-

cipaux séjours où s'est écoulée la vie de Mme Barat. J'ai donc suivi sa trace, autant que je l'ai pu, soit en France, soit en Italie. J'ai voulu revoir Rome, mais non pas uniquement pour y interroger un souvenir d'histoire. A genoux aux pieds de Pie IX, que Mme Barat avait tant admiré, j'ai demandé à Sa Sainteté de daigner bénir ce livre, comme Elle en avait déjà si paternellement encouragé un autre. Après cela, est-il besoin de déclarer que ce travail s'est prescrit, comme première loi, d'être délicatement fidèle à la doctrine et à l'esprit du Saint-Siège ? Lorsqu'on a l'honneur d'être catholique et prêtre, et qu'on revient de voir Pierre portant les liens que le Seigneur avait prophétisés à la vieillesse de son Apôtre, la fidélité au Pape, maître et docteur infailible de la vérité, n'est pas seulement un devoir qui s'impose à la foi, c'est l'élan spontané du cœur vers l'embrassement d'une cause sacrée, pour laquelle c'est faire trop peu que de parler et d'écrire, quand on voit, comme aujourd'hui, des évêques, des prêtres, des religieux et des religieuses, bannis ou prisonniers, s'estimer heureux et fiers de souffrir.

Maintenant le livre est fait : le moment est-il bien choisi pour le publier ? on pourra le contester. L'heure où il va paraître est celle où notre pays, préoccupé de la question de sa vie ou de sa mort, se presse inquiet autour de l'urne de ses destinées. Dans une pareille crise, quel intérêt les esprits, même les plus graves, peuvent-ils prendre aux affaires du cloître et à l'histoire d'une femme ?

Sans prétendre avoir écrit un livre d'actualité, nous croyons cependant que, à ces questions vitales, la sainteté, telle que nous en offrons un exemple, n'est pas si étrangère qu'on voudrait le faire croire. Quand notre société coupable, comme autrefois Sodome, est peut-être menacée d'une nouvelle pluie de feu, il n'est pas indifférent de compter le nombre de ses justes, sachant que dix de ceux-là pèsent plus que mille autres dans la balance de Dieu. Un auteur a écrit que "les saints sacrent le monde" ; j'ajoute qu'ils le conservent. Ils sont les vrais, les seuls conservateurs de ce monde qui se rit d'eux et cependant ne vit que par eux, comme, dans le champ du Père de famille, l'ivraie n'est conservée qu'en considération du bon grain qu'elle s'efforce d'étouffer. C'est à eux que le Seigneur a dit : *Vous êtes le sel de la terre*. Les siècles ne valent devant lui qu'en considération des saints qu'ils produisent ; et cela est tellement vrai que la terre n'aurait plus qu'à disparaître le jour où elle n'enverrait plus de saints vers le ciel. C'est à eux que Dieu dit aussi : *Vous êtes la lumière du monde*. Eux seuls sont le progrès, parce qu'eux seuls avancent les affaires du bien. Eux seuls marchent, les autres errent ; eux seuls *édifient*, dans le grand sens de ce mot, les autres démolissent ; eux seuls sont, ici-bas, les ouvriers de la vie, les autres sont plus ou moins les artisans de la mort. L'amour pur, la prière, l'exemple, le sacrifice dont ils sont la représentation persistante, opposent perpétuellement, à l'encontre de nos crimes, du côté de la terre, une protestation, du côté du ciel, une réparation. *Quid mundo nisi ob religiosos ?* Qu'en serait-il du monde, si je n'avais égard aux religieux ? demandait le Seigneur à sainte Thérèse, son épouse. Et lorsque saint Grégoire, pape, calculait, quelles étaient les dernières chances de salut pour Rome et l'empire aux prises avec les Barbares, il comptait le nombre des âmes consacrées à Dieu que la ville possédait pour sa défense.

Espérons donc encore. "Levez les yeux de l'esprit, écrivait saint Bernard, et regardez les nations. Ne vous semblent-elles pas des herbes sèches et bonnes à jeter au feu, plutôt que des moissons blanchissantes ? Combien y en a-t-il qui semblaient promettre des fruits, et qui, regardées de près, ne sont que des vieux arbres décrépits, ils ne produisent rien, ou ne portent tout au plus qu'une récolte de glands pour la pâture des porcs." Voilà ce que saint Bernard écrivait de son siècle. Nous en dirions autant du nôtre. Et cependant, un siècle après, c'était le grand XIII^e siècle, le siècle de saint Louis !

Ce n'est pas que nous nous flattions de béates illusions : nous ne nous trompons pas de temps. Nous ne nous aveu-

glons ni sur l'imminence du mal ni sur ses conséquences. Nous savons, nous craignons les obstacles renaissants que la liberté de l'homme a la triste puissance d'opposer à la bonté de Dieu. Nous voyons les nations frémissantes contre le Seigneur ; son Christ est sur la croix. A cette heure, la terre tremble, comme elle tremblait à l'heure de l'agonie de Jésus : *Terra tremuit*, disons-nous avec le prophète ; mais, avec lui aussi, nous voulons espérer aussi qu'elle se rassemblera, qu'elle se reposera à sa résurrection : *et quievit cum exsurgeret Deus*. En effet, entre l'agonie et la résurrection, le Cœur blessé de Jésus peut s'ouvrir de nouveau, l'eau et le sang peuvent en sortir : l'eau pour nous purifier, le sang pour nous vivifier. C'est bien assurément notre unique ressource, mais celle-là est infinie ; et lorsque, voyant que "toute chair a corrompu sa voie", nous sommes tentés de craindre et de désespérer, nous nous rappelons ces lignes qu'écrivait, l'année même de la mort de Mme Barat, un des plus saints martyrs de nos dernières fureurs : "L'adorable Trinité, contemplant ce monde de péché, ne va-t-elle pas se repentir de son œuvre et ordonner un nouveau déluge ? Non, ou plutôt il y aura un déluge nouveau, un déluge d'amour. Le sang du Sauveur s'élèvera de quarante coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Toutes les iniquités du monde seront noyées. Et cependant les flots sacrés ne se retireront pas ; et l'arche sainte, l'Eglise, continuera de flotter sur cet océan de grâces, pour sauver les hommes jusqu'à la fin du monde. O amour ! venez, venez, Jésus !"

HISTOIRE

DE

MME DUCHESNE

religieuse de la société
du Sacré-Cœur de Jésus et
fondatrice des premières maisons de
cette société en Amérique

PAR

M. l'abbé BAUNARD

chanoine honoraire d'Orléans,
professeur aux facultés catholiques de Lille,
docteur en théologie, docteur ès lettres

Quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum... ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum.
(Judith, xv, 11.)

DEUXIÈME ÉDITION

1 volume in-12.....Prix : 75 cts

INTRODUCTION

Cette histoire est le complément de celle de Mme Barat.

Le premier de ces livres a fait voir le commencement de la Société des religieuses du Sacré-Cœur en France et en Europe ; le second est destiné à montrer son établissement dans l'Amérique du Nord. C'est donc au fond le même sujet : de part et d'autre apparaît l'action du Cœur de Jésus, se créant dans les deux mondes un royaume sur lequel "le soleil ne se couche plus", comme un grand roi le disait de ses États.

Même esprit conséquemment, même direction aussi : l'instrument seul diffère. Ce que Mme Barat avait souhaité pour son partage, dès ses premiers pas dans la carrière religieuse, ce que pendant toute sa vie elle eut le regret de ne pouvoir accomplir par elle-même, une autre reçut du Ciel la mission de le faire, au prix de plus de trente ans de travaux, de prières et de souffrances. Cette autre, cette ouvrière, ce missionnaire, cet apôtre, ce fut Mme Duchesne.

On comprendra facilement quel intérêt particulier s'attache pour nous à cette mission de la servante de Dieu, quand fut cette ancienne Louisiane, qui, après avoir été la fille de la France, en est toujours restée la plus fidèle amie. "Nulle part, dit un écrivain, on ne trouverait des cœurs plus français que dans ce pays tout rempli, comme le Canada,

des noms, des mœurs et des souvenirs de la mère patrie. C'est surtout au moment où la France est accablée sous le poids de ses revers que se réveille le sentiment de cette fraternité. Qu'il nous suffise de rappeler que, quoique ruinée elle-même par une guerre récente, par l'émancipation des nègres et les *carpet baggers*, la Louisiane a fourni, en 1870 et 1871, la somme de 400.000 francs pour nos soldats blessés, et plus récemment encore, elle envoyait 40.000 francs à nos inondés du Midi." Un pays qui se souvient si généreusement de nous ne mérite-t-il pas que nous nous souvenions de lui ?

Mais, plus haut que l'attention que nous lui devons comme Français, e place celle que l'Amérique nous commande comme catholiques. Certes, ne fût-ce qu'au point de vue de la grandeur matérielle, déjà notre ancien monde aurait raison d'admirer les accroissements prodigieux d'un peuple qu'un de nos écrivains du commencement de ce siècle, l'illustre comte de Maistre, pouvait se permettre d'appeler "un enfant au maillot," qui n'avait que quatre millions de population en 1790, qui, en 1830, n'en comptait encore que douze à treize millions, et qui aujourd'hui n'en possède pas moins de quarante millions, répandus sur un espace grand comme l'Europe entière jusqu'à l'Oural. Mais nous, pour qui les âmes sont le premier des intérêts, et qui n'avons d'estime que pour les progrès dont le but est finalement la grandeur morale et la félicité éternelle des hommes, nous nous demanderons, avant tout, où en est sur cette terre rachetée, elle aussi, par le sang du Calvaire, le règne de Jésus Christ, et d'abord par quelles conquêtes l'Evangile de la vraie foi en a pris possession. En conséquence, un regard sur les origines religieuses de l'Amérique du Nord est nécessaire ici, pour nous faire mieux comprendre quel était l'état de cette Eglise, quand le Seigneur y envoya la femme apostolique dont la vie et les travaux font le sujet de ce livre.

Commençons par l'Est. Les peuplades qui occupaient le versant oriental des Alleghany était encore entièrement sauvages et idolâtres, lorsque, le 25 mars 1634, fête de l'Annonciation, deux bâtiments anglais, l'*Arche* et la *Colomba*, déposèrent non loin des rives du Potomac deux cents familles catholiques de la Grande-Bretagne. Elles venaient, sous la conduite d'un des fils de lord Baltimore, prendre possession de ces terres, que ce grand converti avait obtenues de son roi pour servir d'asile aux catholiques fidèles contre la persécution religieuse de leur patrie. La messe fut célébrée sur un autel rustique ; une grande croix, portée sur les épaules des chefs, au chant des litanies, fut plantée sur un point proéminent du rivage, où tous vinrent la baiser, en priant et pleurant. Cette croix était leur arbre de la Liberté. "En ce jour-là, écrit le protestant Bancroft, la liberté religieuse eut enfin son asile quelque part dans le monde." Cet asile ne fut d'abord qu'un village que les pèlerins appelèrent Ste-Marie, en souvenir du jour de leur débarquement ; il devint plus tard une ville qui prit le nom de Baltimore. La nouvelle colonie reçut celui de *Maryland*. C'était Charles I^{er} lui-même qui l'avait appelée ainsi, du nom de son épouse Henriette Marie de France, l'infortunée reine d'Angleterre que devait immortaliser la parole de Bossuet.

Sous de douces institutions inspirées par la foi, cette côte déserte fleurit ; et, selon le témoignage du même historien, "le Maryland catholique fit plus de progrès en six mois que la Virginie protestante en plusieurs années." Deux jésuites missionnaires, les PP. White et Altham, faisaient partie de l'expédition : "Nous ne sommes pas venus pour vous faire la guerre, disaient-ils aux Indiens-mais pour vous apprendre la loi de grâce et d'amour et vivre avec vous comme des frères."—*Paix à tous !* telle était la devise de Baltimore. Les protestants de toute secte, anglicans, presbytériens, puritains, quakers, las de se déchirer entre eux, vinrent donc se réfugier dans les ports de Chesapeake, protégés par ce serment du lord gouverneur : "Moi, gouverneur du Maryland, je ne tourmenterai jamais, pour cause de religion, personne de la province faisant profession

de croire en Jésus-Christ." Les quakers réfugiés appelaient le Maryland "la terre du sanctuaire"; et les quarante-trois ans de l'administration de lord Cecil Baltimore sont encore regardés par tous les historiens comme l'âge d'or de la religion, de la prospérité et de la liberté, en ce pays.

L'intolérance protestante changea la face des choses. Après la chute de Charles Ier, les puritains du Maryland, forts de l'appui de Cromwell, puis de Guillaume d'Orange, s'armèrent contre leurs hôtes de toutes les lois oppressives de la mère patrie. Après la déposition de lord Charles de Baltimore, on vit une bande d'étrangers, devenus maîtres absolus du gouvernement, ravir aux catholiques leurs biens, leurs droits, leurs églises, leurs écoles, leurs enfants, portant le mépris jusqu'à imposer à l'admission d'un catholique dans la cité commune la même condition fiscale qu'à l'importation d'un nègre ! La persécution fut longue ; elle devint intolérable. Beaucoup de Marylandais durent abandonner la colonie de leurs pères. Plusieurs se retirèrent en Pennsylvanie ; d'autres descendirent en Louisiane ; un trop grand nombre apostasia. A l'époque de la guerre de l'indépendance, les catholiques, dans le Maryland, ne comptaient plus que pour le huitième de la population. Cette Eglise agonisait lentement sur son calvaire. Mais l'heure de la résurrection était près de sonner.

Maintenant montons vers le nord, pour de là, de proche en proche, arriver sur le théâtre où s'exerça le zèle de Mme Duchesne.

Depuis le jour où Jacques Cartier, en 1534, avait planté au Canada la croix et les fleurs de lis, jusqu'à celui où le grand saint M. Olier, en 1642, avait donné à cette mission sa capitale chrétienne par la fondation de Ville-Marie, un siècle s'était écoulé, durant lequel les missionnaires, inclinant vers l'ouest, n'avaient cessé de se porter vers les peuplades indiennes. "Ce vaste continent, écrivait dernièrement un des membres du gouvernement américain, ce large continent qu'un voyageur ne traverse pas en moins d'une année de marche, malgré les moyens dont nous disposons, fut parcouru par ces apôtres de l'un à l'autre Océan, avant que Raleigh, Smith, et les pères pèlerins eussent touché nos rivages.

— "Avant qu'un Virginien eût traversé le Blue-Bridge, écrit un autre protestant à l'époque où le Connecticut était encore l'extrême frontière de la Nouvelle-Angleterre, plus d'un missionnaire français, dont la jeunesse s'était écoulée dans les tièdes vallées du Languedoc, avait exploré le désert du Wisconsin, et fait retentir les hymnes catholiques dans les prairies de l'Illinois. De lac en lac, de rivière en rivière, les jésuites avançaient sans se reposer jamais, et prenant sur les sauvages un ascendant unique, ils amenaient à la foi les belliqueux Miamis, comme les voluptueux Illinois ! — "Combien de dangers la nature et les hommes préparaient aux missionnaires ! s'écrie l'historien Bancroft. Affronter la rigueur d'un climat nouveau, traverser les fleuves, voyager sur la neige, sans pouvoir se réchauffer, n'avoir pour nourriture qu'un peu de maïs écrasé sous une pierre ou même quelquefois la mousse des rochers, travailler sans relâche, être obligé, pour ainsi dire, de vivre sans aliments et de dormir sans lieu de repos, ne pouvoir pas compter sur un jour d'existence, être exposé à toute heure à périr par les flammes ou sous le tomahaw : telle est la vie qui, cependant, donnait à ces héros d'ineffables consolations. Que de fois, sans doute, sur leur dur oreiller de pierre, eux aussi, comme le patriarche Jacob, ils sentirent l'encourageante présence de l'Eternel ! Que de fois les vieux chênes à l'ombre desquels ils s'asseyaient pour se reposer, furent pour eux le chêne de Mambré, sous lequel Abraham partageait son pain avec les anges du ciel !"

Leur sang féconda le champ de leur apostolat. Les noms d'Isaac Jogues, de Jean de Brébœuf, de Gabriel Lallemant, pour ne nommer que les plus illustres, sont au martyrologe de cette Eglise naissante. *Ibo et non redibo*, écrivait le P. Jogues, en partant pour son dernier voyage chez les Mohawks. Chacun de ses hommes savait qu'il était baptisé

pour la mort. "Mais déjà morts au monde, dit le même historien, et possédant leur âme dans une paix parfaite, ils ne reculaient jamais. L'histoire de leurs travaux se rattache à l'origine de toutes les villes mentionnées dans les Annales de l'Amérique française. On ne doublait pas un cap, on ne traversait pas une rivière sans qu'un jésuite en montrât le chemin."

Ce fut un jésuite, le P. Marquette, qui, le 15 juin 1673, accompagné de Joliet, et monté avec lui sur un simple canot d'écorce, reconnut le Mississipi jusqu'aux Arkansas. Ce fut un récollet, le P. Hennequin, compagnon de Cavalier La Salle, qui descendit son cours en 1682. Cinq ans après, La Salle, dans un second voyage, donna à la vallée le beau nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV, et peu après les Français, sous la conduite de Le Hontan, puis d'Yberville, y établissaient des postes de défense et des stations de commerce, au nom du roi de France.

Alors sur le fleuve et sur ses affluents, l'Ohio, la Wabash, la rivière des Illinois, les missionnaires groupèrent des *Congrégations* : toute la contrée s'appêta à devenir chrétienne. Au récit des souffrances rédemptrices de l'Homme-Dieu, l'Ottawa, l'Illinois, le Potowatomie, déposant leur férocité, enterrèrent leur hache en signe de paix, et les grandes forêts prêtèrent leurs plus beaux arbres pour la construction de la *Loge de la prière*. Au nord, les Abenakis et les Iroquois, malheureusement trop voisins des nations européennes pour n'être pas entraînés sur leurs champs de bataille, n'en produisirent pas moins une moisson d'élus, au milieu de laquelle se dresse, comme une fleur sauvage, cette jeune Iroquoise, Catherine Tegahkouta, morte brillante de sainteté à l'âge de vingt-quatre ans, près du ruisseau et de l'arbre où elle avait fixé sa vie au pied d'une croix. A l'ouest, les trente Réductions de la Californie rappelleront les illustres Réductions du Paraguay. Au sud, les Natchez, la célèbre nation guerrière, déposa son carquois aux pieds de ses Robes noires. Sur tout ce continent, *le Créateur avait envoyé son Esprit, et il avait renouvelé la face de la terre.*

Alors une grande espérance fut permise à l'Eglise ; et ces peuplades, réunies sous une même loi d'amour, purent se promettre, même pour ce monde, un florissant avenir, car le bonheur venait avec la vérité. Les protestants l'avouent : seul le catholicisme a eu le secret de civiliser les Indiens et de les rendre heureux. "Jusqu'à ce jour, observe le général Cass, l'époque de la domination française (et catholique) est la seule ère de bonheur dont se souviennent les Indiens." Un autre enfin est amené à cette conclusion : "Si les Français avaient conservé l'Amérique, les tribus aborigènes auraient vécu pour adorer le Dieu des chrétiens, de même que s'ils n'avaient pas, peu après, perdu l'Inde, le bouddhisme eût été vaincu par l'Evangile."

Un jour vint où tout cela cessa d'exister par le crime des hommes. Tandis que, dans l'Est, les catholiques subissaient l'ostracisme écrasant que nous avons décrit, la même puissance prépara au Canada et à l'Ouest de pareilles violences. Déjà devenu maître, par le traité d'Utrecht, de la Nouvelle-Angleterre, de la Baie d'Hudson, de Terre-Neuve et de l'Acadie, le gouvernement anglais, convoitant la Louisiane, ne trouva rien de mieux que d'y étouffer le catholicisme pour y ruiner du même coup la puissance française. Par lui, la férocité native des Indiens fut réveillée et armée contre leurs bienfaiteurs. Ce fut, pendant trente ans, le règne d'une barbarie inouïe dans l'histoire. Les *Congrégations* indiennes furent noyées dans le sang. "Alors, écrit Mgr England, les enfants des forêts fidèles à leurs croyances n'eurent plus qu'à verser des larmes sur les rives du Père des fleuves, et à mêler leurs cris de douleur au bruit des vents. Les Robes noires devinrent peu à peu inconnues, le sacrifice chrétien disparut sur ces rivages ; et quand, par un juste retour, en 1776, la guerre de l'indépendance déposséda l'Angleterre de cette colonie qu'elle n'avait su qu'opprimer, l'Amérique renaissante ne trouva plus sur son sol que le souvenir presque effacé de la foi qui avait fait fleurir ces solitudes."

Souvent, dans les savanes immenses du Far-West, un incendie dévore les herbes de la prairie que le voyageur croit perdue et anéantie sans retour. Mais, au printemps, suivant, revenant aux mêmes lieux, il s'étonne de retrouver une végétation luxuriante dans la plaine où hier il n'avait laissé que des cendres. Telle et plus riche encore fut la renaissance de l'Eglise catholique, en Amérique, au dix-neuvième siècle.

Deux causes provoquèrent et secondèrent cette deuxième effusion de la foi sur le continent américain : l'émancipation des Etats-Unis rendit à l'Eglise la liberté religieuse ; l'émigration des prêtres chassés de France et d'Europe par la Révolution lui procura une vaillante recrue de missionnaires.

Washington avait dit dans son adresse aux catholiques des Etats de l'Union : "Puissent les membres de votre société, en Amérique, uniquement animés par le pur esprit chrétien, jouir de toutes les félicités temporelles et spirituelles." A ces vœux d'un honnête homme, cette société répondit en resserrant les liens avec le centre de l'Eglise. Tandis que jusqu'alors les prêtres catholiques de la Nouvelle-Angleterre relevaient de l'autorité impuissante et illusoire d'un vicaire apostolique qui résidait à Londres, l'Amérique nouvelle demanda à Rome de lui donner des pasteurs qui désormais ne dépendissent que du pape et de Dieu. Le Congrès appuya la requête du clergé, et Pie VI promut au siège de Baltimore Mgr John Carroll, désigné et présenté par le suffrage de ses prêtres. C'était un ancien membre de la Compagnie de Jésus, natif du Maryland, où sa famille venait de combattre au premier rang pour la liberté. Lui-même était estimé si généralement que Franklin a pu dire que "John Carroll était le modèle des prélats et le meilleur des chrétiens."

Avec cet évêque, l'Eglise d'Amérique entra dans une nouvelle phase. S'emparant, en conquérant, d'un diocèse de quinze cents lieues de long, sur huit à neuf cents de large, à la tête seulement d'une vingtaine de prêtres, comme lui précieux débris de la Société de Jésus, Mgr Carroll alla d'abord demander des recrues à la France. M. l'abbé Emery, fidèle aux traditions de M. Olier, lui donna une première colonie de sulpiciens, qui, en 1791, vint fonder et diriger le collège de Baltimore. Les prêtres chassés de France par la Révolution, les prêtres chassés de Saint-Domingue par les violences sanguinaires de l'insurrection, apportèrent peu après à la petite armée un contingent de soldats aguerris dans la lutte, et fidèles à leur serment, jusqu'à lui sacrifier la patrie et la vie. Merveilleuse et perpétuelle fécondité de la croix ! C'était la persécution de l'Angleterre protestante qui, en 1663, avait poussé sur les rives désertes du Potomac les deux cents familles catholiques qui avait fait le Maryland ; et c'était encore la persécution qui, un siècle et demi après, venait aider à la reconstruction religieuse de l'Amérique, en jetant sur ses rivages les épaves sacrées dispersées par la tempête révolutionnaire.

La concession de la Louisiane à l'Union américaine, en 1803, et, à quinze années de là, la nomination d'un grand missionnaire, Mgr Dubourg, au vaste évêché de la Nouvelle-Orléans, activa, dans le Sud, cette reconstruction. Ce que fut ce travail pour l'Amérique entière, nous le verrons dans ce livre. Création de nouveaux sièges, organisation de la hiérarchie, célébration périodique des conciles nationaux, institution régulière d'associations de charité, de prière et d'apostolat, fondations de séminaires, de collèges, de missions : je ne puis qu'indiquer sommairement les travaux qui, en moins d'un siècle, ont porté le nombre des catholiques de 24,500 à 6 ou 7 millions, c'est-à-dire à plus du sixième de la population totale des Etats.

Ce n'est pas le dernier mot des conquêtes de l'Evangile. L'ouest, en particulier, qui ne cesse de grandir en population comme en importance politique devra grandir parallèlement en importance religieuse. Et quand, embrassant du regard ce vaste champ où se poussent pêle-mêle l'orthodoxie, l'hérésie et l'infidélité, on considère que cette partie occidentale des Etats jusqu'au

Pacifique a huit fois la superficie de celle que baigne l'Atlantique ; que l'Oregon, à lui seul, est plus grand que l'Angleterre, le Texas que la France, la Californie que l'Espagne ; quand on vient à songer que le bassin compris entre les Alleghany et les montagnes Rocheuses offre à l'exploration la ressource de sept mille lieues de rivières navigables, et qu'il pourrait nourrir une population de trois à quatre cents millions d'hommes, on éprouve une sorte de stupéfaction en présence des perspectives que cette immensité ouvre devant l'Evangile ; on tressaille d'espérance, et on comprend qu'il y ait des cœurs qui ne veulent pas de repos tant que ce vaste monde n'est pas conquis à Jésus-Christ.

Dans le progrès colossal que nous venons de signaler, l'éducation catholique a été et est encore la grande force motrice. Or, ce sont principalement les congrégations religieuses qui la mettent en jeu. Les évêques l'ont reconnu par un acte solennel ; et le Sacré-Cœur a sa part dans la reconnaissance que le sixième concile plénier de Baltimore exprimait, en octobre 1866, aux communautés de femmes quand il écrivait : "Nous accomplissons un devoir qui nous est doux, en rendant justice à l'héroïsme de ces vierges chrétiennes, dont la vie répand partout parmi nous la bonne odeur de Jésus-Christ ; et qui, par leur dévouement et leur esprit de sacrifice, ont contribué peut-être plus qu'aucune autre cause à produire un heureux changement dans l'esprit d'un grand nombre de ceux qui étaient éloignés de notre foi."

Des femmes, des vierges apôtres, eurent donc l'honneur de mettre la main à cet ouvrage. Déjà on en avait vu paraître de très grandes dans la mission canadienne du dix-septième siècle ; et le courage de ces saintes filles qui s'appellent Marie Guyard ou Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeois, Marie Barbier, Marguerite Lemoine, Marie-Louise Dorval, Mme d'Youville et Mlle Mance, a mérité cet éloge d'une plume protestante : "Des femmes jeunes et délicates s'arrachant aux douceurs de la civilisation sont venues, bravant tout, apporter aux sauvages étonnés les remèdes du corps et les remèdes de l'âme. Il a fallu un profond sentiment du devoir pour que ces apôtres de l'un et de l'autre sexe soient venus affronter, dans la Nouvelle-France, toutes les rigueurs du climat, la famine et la mort au milieu des tourments. C'est ainsi que, soutenus par une force surhumaine, ils ont enfin réussi à établir solidement, au sein de nos contrées, les autels de leur Dieu est la foi de leur pays."

De nos jours l'Eglise d'Amérique eut aussi ses héroïnes. Tout le monde connaît aujourd'hui l'admirable Mme Seton. Ce qu'elle a fait dans l'Est, une autre, brûlant de la même flamme, l'a fait dans le Sud et l'Ouest. Elle l'a fait non moins saintement, non moins courageusement, non moins fructueusement ; et à côté de la fondatrice des filles de la Charité dans la Nouvelle-Angleterre, nous placerons la fondatrice des maisons du Sacré-Cœur dans la vallée de la Louisiane : l'humble, la grande et surtout la forte mère Philippine Duchesne.

LA FORCE : tel est, en effet, le caractère propre de cette femme héroïque. C'est une âme virile. Elle est forte contre le monde et forte contre elle-même ; elle est forte pour souffrir. De cette vertu magnanime elle a l'ardeur, l'élan, l'inspiration guerrière ; mais elle en possède aussi une forme plus rare : la longanimité, et cette persévérance à laquelle finalement est promis le succès. Son dessein une fois arrêté, ni les hommes ni le temps ne pourront l'ébranler ; son œuvre une fois commencée ne connaîtra plus d'obstacles. Les distances et les tempêtes, les maladies et les fléaux ; les pertes cruelles, les séparations, les abandonnements ; les longs succès, la pauvreté, la faim ; les désolations du dedans et les désastres du dehors, s'accumulant les uns sur les autres, ne peuvent atteindre jusqu'à l'impénétrable hauteur où sa confiance en Dieu a placé son refuge. En effet, Dieu est en elle ; tel est le secret de sa puissance. Au foyer de ce grand cœur brûle un feu dont la chaleur, se tournant en énergie, imprime le mouvement à tout, en elle et autour

d'elle. C'est l'amour de Jésus-Christ, de son Cœur, de son Evangile et de sa sainte Eglise. C'est l'amour de son autel, de son Eucharistie, dont l'ardente passion, satisfaite ou contrariée, produit tour à tour son délice ou son tourment. C'est l'amour de sa croix. La croix est le grand levier qui lui servira à tout soulever vers le ciel. Elle le sait ; Dieu lui a dit, comme jadis à son apôtre : *Je lui montrerai combien elle devra souffrir pour la gloire de mon nom.* Et voilà pourquoi elle ne cesse de répéter avec saint Paul : *C'est dans l'infirmité que ma puissance réside.*

Elle saura donc souffrir comme elle a su agir ; et la victime n'est pas moins admirable en elle que le héros. Comme elle souffre constamment, elle souffre joyeusement. Dans cette vie douloureuse de plus de quatre-vingt années, on ne surprendrait pas une heure de découragement. Du sein de toutes les tristesses s'élançait l'action de grâces dont l'hymne charme le voyage et fait oublier les épines du chemin. Aussi bien, le regard toujours fixé sur les choses célestes, la voyageuse s'arrête-t-elle peu aux choses de la terre. Ce n'est pas qu'elle n'en aime tendrement, profondément, tout ce qui est aimable dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce : mais elle aime ici-bas de la même manière qu'elle aimera dans le ciel. Ne lui demandez donc pas, à cette nature puissante, cette effusion de sentiments, cet abandon charmant, cette grâce délicate et vive qui ont conquis tant de sympathies à la mère Barat. Des qualités différentes distingueront la conquérante d'un monde à demi sauvage ; et il faut qu'un triple airain cuirasse ce cœur de soldat, dont la sensibilité apparaîtra cependant si touchante en ce livre. J'ai comparé Mme Barat, dans mon précédent ouvrage, à une belle et virginale statue de marbre blanc. Je comparerais Mme Duchesne à une statue de bronze. Mais l'une et l'autre sont faites sur le même modèle, et toutes deux pareillement portent les traits de Celui dont ces âmes fraternelles ont travaillé de concert à faire bénir le nom et adorer le Cœur, sur l'un et l'autre rivage de l'Atlantique.

De l'étude de cette vie ressort un beau spectacle : celui de l'unité des desseins de Dieu sur elle, et de la conduite spéciale de sa providence, en vue des destinées préparées à son âme. Elle naît missionnaire, si je puis parler ainsi : et tout venant converger à ce point fixe et central de son existence, celle-ci se déroule comme un drame régulier, lequel a son prologue, sa préparation, son action, son dénouement, ainsi qu'il apparaîtra dans la succession des quatre phases historiques qui forment les quatre principales divisions de ce livre.

Nous voyons se déclarer d'abord la *Vocation*. L'amour de Dieu et des âmes, l'amour simultané de la vie religieuse et de la vie apostolique, le zèle pour le ministère des pauvres, des enfants et des abandonnés ; puis, déjà des vues distinctes vers les missions étrangères, et des désirs persévérants de suivre, dans ces voies, les grands apôtres de la Compagnie de Jésus : tels sont les métaux divers, si je puis dire ainsi, qui jetés dans la fournaise de la Révolution, épurés ensuite au feu de la tribulation et de la contradiction, et enfin versés dans le moule de la société du Sacré-Cœur-de-Jésus, composent, en se fusionnant, cette statue de bronze dont j'ai fait tout à l'heure la représentation de Mme Duchesne.

Vient ensuite la seconde phase : celle de la *Formation*. Formation à la vie religieuse du Sacré-Cœur ; formation à la vie apostolique des missions : ce sera l'ouvrage de douze années. Qu'il y faudra de prudence et de longanimité dans Mme Barat ! Qu'il y faudra de patience et de docilité dans Mme Duchesne. Nous ne nous étonnerons pas de cette longue attente. Cette construction est de celles qui s'enfoncent dans le sol dans la même proportion qu'elles s'élèvent au-dessus, tant il faut de solidité aux fondements d'un édifice qui doit porter le poids de si puissants travaux !

La *Mission* s'ouvre enfin. Mme Duchesne s'embarque, la Louisiane la reçoit. Pendant trente ans elle y travaille, elle y défriche sans relâche, jusqu'à ce que son ardeur croissant avec les années,

elle en vienne à terminer chez les Indiens de l'Ouest l'œuvre d'apostolat inaugurée aux rives du Missipi. Cela fait, elle laisse à d'autres d'achever avec éclat l'œuvre dont il lui suffit d'avoir le mérite devant Dieu : *D'autres ont jeté la sa semence, et vous, vous n'avez fait qu'entrer dans leurs travaux*, disait le Seigneur à ses apôtres. On en peut dire autant aux successeurs actuels de Mme Duchesne.

Enfin, tout se termine par l'*Immolation*, si toutefois l'immolation n'est pas le fait de toute l'existence de la servante de Dieu. *Ama nesciri et pro nihilo reputari* : les dix dernières années de Mme Duchesne sont tout entières dans ce mot de l'Imitation. Ce sont des années de silence, de prière, d'anéantissement. Le bûcher de la victime se consume à petit feu ; et quand il n'y a plus d'aliment à la flamme, quand la matière mortelle, comme s'exprime saint Léon, a été dévorée, l'âme s'échappe et s'envole ; c'est la fin de l'hélocaste. Le Ciel reçoit le sacrifice ; mais il n'entend pas cette heure pour en payer le prix. Les maisons du Sacré-Cœur commencent dès lors à couvrir la face du nouveau monde ; et du seuil de l'éternité, Mme Duchesne, comme Moïse expirant, peut entrevoir au loin les premiers horizons d'une terre promise.

Les manuscrits autographes de Mme Duchesne, fort nombreux, et comprenant : l'Histoire et le Journal de son monastère de Grenoble, sa volumineuse correspondance, de 1806 jusqu'à sa mort, avec Mme Barat, et les réponses de celle-ci ; la collection récemment retrouvée de ses lettres à sa famille ; le recueil de celle qu'elle-même recevait de France, pieusement copiées de sa main ; le Journal succinct mais précis de sa mission, de 1818 à 1840 ; puis, outre ces documents entièrement originaux, une notice sommaire rédigée en Amérique par les premières compagnes de son apostolat ; les lettres autographes ou transcrites par elle qui lui furent adressées par divers évêques, missionnaires et personnages ecclésiastiques ; la relation de ses principales fondations en Louisiane ; enfin les notes et souvenirs communiqués sur la vie de cette mère vénérée, telles sont les principales sources de renseignements où il nous a été donné de puiser largement pour écrire ce livre.

Hélas ! il nous a manqué d'aller visiter sa lointaine mission, et de pouvoir ainsi éclairer son histoire par le spectacle des lieux qui en furent le théâtre. Si toutefois quelque chose pouvait diminuer ce regret, ce serait le précieux contrôle qui, sur ce point comme sur les autres, n'a pas manqué à ce travail. Sur tout notre reconnaissance ne saurait oublier ces semaines d'octobre 1877, où toutes les mères supérieures de l'Amérique du Nord, depuis le Canada jusqu'à la Louisiane, depuis New-York jusqu'à Chicago et Saint-Louis, appelées en France et réunies, par un rare bonheur, dans la solitude de Conflans, à l'issue d'une retraite, sous la présidence de leur Supérieure générale, daignèrent entendre ces pages à peines terminées ; et après leur avoir prêté une religieuse et consciencieuse attention, les honorèrent d'un suffrage qui en est la caution comme elle en fait tout le prix.

Puisse ce livre les aider à propager la gloire du Cœur de Jésus-Christ dans le continent où elles s'en sont retournées ! Puisse-t-il surtout y déposer un germe de salut pour nos frères d'Amérique ! L'heure semble venue pour eux de se donner en masse à cette Eglise catholique, qui, après avoir fait successivement la conquête du monde romain, puis du monde barbare, paraît devoir terminer par celle du nouveau monde, le monde indo-européen, l'œuvre que Jésus-Christ lui a confiée dans le temps.

Un des premiers fondateurs de l'Eglise d'Amérique au commencement de ce siècle, Mgr Flaget, évêque de Bardonia, raconte dans une lettre, à la date du 23 juin 1819, que se trouvant à la chute du Niagara, il passa toute une journée en contemplation devant cette masse torrentielle se précipitant sur les rochers qu'elle laisse impassibles, inébranlables. Puis, forcé par la nuit de s'arracher à ce spectacle, l'apôtre, chemin faisant, se disait à lui-même : « Hélas ! des torrents de grâce tombent ainsi tous les jours sur le cœur des mor-

tels, et, semblables à ces blocs sur lesquels se brise cette immense rivière, ces cœurs de pierre laissent passer inutile la grâce, qui rentre dans l'abîme sans les avoir entamés. »

Il n'en sera pas ainsi des torrents de miséricorde dont le Cœur de Jésus inonde l'Amérique, spécialement de nos jours. Fondée originairement « dans un but de religion et non de commerce », comme on l'a remarqué ; peuplée par des réfugiés dont plusieurs étaient des confesseurs de la foi, instruite par ses pères et premiers législateurs à mettre la religion à la base de sa vie civile et politique, et dès lors marquée du caractère religieux comme de son caractère propre, la nation américaine ne peut impunément renier son origine et fausser sa nature, sans courir le péril d'une dissolution, qu'en dépit de certains tableaux romanesques et fantaisistes, tout présage et fait redouter pour cette grande nation.

Ni le pervertissement de la constitution, ni le débordement violent de la démagogie, ne sont les causes premières du déraillement manifeste de cette puissante machine dont la course vertigineuse fait notre stupéfaction. Mais le mal, le grand mal, est qu'elle n'a plus de frein. Si c'est un axiome que nulle nation ne peut naître ni ne peut vivre sans Dieu, combien plus ce principe est-il vrai pour un peuple qui, divisé d'origine, de territoire, d'intérêts, de mœurs et de langue, ne trouverait que dans la religion l'autorité et l'unité capables de faire un corps de tant de membres dissidents et disparates entre eux !

Or, disons-le tout d'abord, cet élément essentiel de cohésion et de force, ce n'est pas dans le protestantisme que l'Amérique peut se flatter de le rencontrer. Le fractionnement moléculaire, auquel le protestantisme est réduit partout, est devenu en Amérique ne saisissable pulvérisation. Les deux pôles opposés auxquels l'erreur aboutit invariablement le rationalisme d'un côté et l'illumination de l'autre, y sont arrivés à leurs conséquences extrêmes. Ici les unitariens et les universalistes, là les shakers, les spirites et les perfectionnistes conspirent à la destruction totale de l'Evangile ; et derrière ces millions de sceptiques ou de fanatiques qui peuplent les Etats, se dresse, à l'extrême frontière du mal et du mensonge, la secte croissante des Mormons, qui, sous le nom ironique de « saints du dernier jour », ressuscitent le paganisme dans toutes ses ignominies ; qui, sous le nom sacrilège de « nouvelle Jérusalem », reconstituent, dix-huit cents ans après la Rédemption, une nouvelle Sodome !

Mais ce qui n'est pas au pouvoir du protestantisme, le catholicisme le possède ; et voilà pourquoi, selon l'aveu d'un protestant, « la foi catholique romaine est aujourd'hui le vrai bouclier de l'Amérique. »

L'Amérique a premièrement besoin de vie surnaturelle, sous peine de s'en forger de misérables contrefaçons et profanations. Or, seul le catholicisme porte en lui une sève de piété qui atteste la présence de Celui qui disait : « Je suis le cep, vous êtes les branches. » Les protestants le confessent : « Le catholicisme de nos jours, a écrit l'un d'eux, semble surpasser beaucoup le protestantisme dans sa vivante imitation du Christ et de ses œuvres. » Et hier même, un évêque de la secte méthodiste, Mgr Foster, disait dans un discours prononcé à Boston : « J'éprouve pour les catholiques ainsi que pour l'Eglise catholique romaine une vénération profonde et qui ne fait que croître à mesure que j'avance en âge... J'estime donc qu'il n'est pas permis de les critiquer avant d'avoir déployé un zèle égal au leur dans le service du divin Maître. » Puis, ayant énuméré quelques-unes de nos œuvres et pratiques religieuses : « Voilà, dit-il, les gens qui n'étaient rien ici il y a soixante ans, et qui maintenant peuvent toutes nos villes protestantes. Avant de nous en plaindre, commençons par acquérir quelques-unes des belles vertus qui les placent au-dessus de nous. »

L'Amérique, en second lieu, a besoin d'autorité. Suivant cette loi que plus un peuple possède de liberté politique et civile, plus il faut le contrepoids de l'autorité morale, la démocratie américaine appelée comme modératrice une puis-

sance supérieure qui lui dénonce ses devoirs à côté de ses droits. Or seul le catholicisme peut commander à la conscience, parce que, seul infaillible, il donne à ses lois la sanction divine d'espérances certaines. Ainsi, au sein de l'absence presque totale de discipline qui meurt d'anarchie et de dissolution cette grande Babel où l'on ne se comprend plus, le catholicisme sait une langue et dispose d'une force qui peuvent tout réunir, non seulement dans l'ordre religieux, mais dans l'ordre social.

Enfin, l'Amérique a besoin de sainteté et de charité : le catholicisme est l'une et l'autre. Sainteté, seul il peut rendre aux mœurs leur pureté, au foyer sa décence et sa stabilité, au mariage son honneur et sa fécondité, aux contrats leur fidélité, à la famille son respect, son lien et son bonheur. Charité, seul il peut faire régner le respect de l'homme, pacifier et refréner les masses ouvrières, fusionner les diverses nationalités, réconcilier le Nord et le Sud, rapprocher le noir et le blanc ; enfin, « faire pour l'âge futur de l'Union américaine ce qu'il a fait jadis pour l'Europe du moyen âge, au lendemain de la chute de l'empire romain et après la dislocation de l'empire de Charlemagne. »

Si cela doit être, Dieu le sait ; mais ce que nous pouvons pressentir dès maintenant, c'est que cette conquête devra être achetée par de rudes combats. Depuis vingt ans une haine jalouse contre les catholiques menace en Amérique l'ancienne liberté ; et il ne tiendra pas aux six mille loges maçonniques qui oppriment les Etats que la Révolution ne passe l'Atlantique pour forger là aussi à l'Eglise romaine les chaînes qu'elle a juré de lui mettre partout. Mais n'ayons pas de crainte. L'Amérique catholique possède, entre autres forces, un puissant gage de victoire : c'est son union d'esprit et de cœur avec le Saint-Siège ; là réside sa grande puissance. L'attitude de ses évêques au concile du Vatican a montré que son attachement à Rome n'a fait que croître depuis le jour où Grégoire XVI en parlait de cette sorte : « Dans aucun pays du monde, je ne me sens plus pape qu'aux Etats-Unis. »

Puissent, réunis par ce lien d'unité et de charité, les deux mondes n'en faire qu'un, et donner ainsi raison aux paroles évangéliques du premier télégramme transmis par le câble transatlantique, le 18 août 1858 : « L'Europe et l'Amérique sont unies désormais. Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Puisse cette paix se faire au sein de la vérité, et s'accomplir ainsi les vœux qu'exprimait, il y a trois ans, un des plus vaillants champions de cette sainte croisade : « La foi catholique est le seul élément religieux dont le mouvement progressif soit en rapport proportionnel avec l'accroissement de la population dans les Etats-Unis... Avant la fin de ce siècle, les catholiques dépasseront en nombre les autres communions chrétiennes de la République réunies. »

Alors, tournant ses regards vers les missionnaires qui lui conquièrent cette place, l'Eglise d'Amérique rencontrera et bénira le nom de Mme Duchesne : alors elle lui redira les paroles qu'Israël adressait autrefois à Judith triomphante, et que nous avons placées en tête de ce livre : « Parce que tu as agi en homme, et que ton cœur a été ferme, la main du Seigneur t'a conféré sa force, et voilà pourquoi tu seras bénie à tout jamais. » *Quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum, ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum.* (Judith, xv, 11.)

Orléans, ce saint jour de Pâques, 21 avril 1878 (1er édit.).

Lille, ce saint jour de Pâques, 9 avril 1882 (nouv. édit.).

COURS D'INSTRUCTIONS PASTORALES

PAR

M. l'abbé Barbier

3 volumes in-8°.....Prix : \$2.63

Un exemplaire d'occasion est en vente au prix de \$2.75, relié solidement.

Monsieur, — J'ai l'honneur de vous faire une proposition que vous trouverez, je l'espère, très avantageuse. Voici enfin réalisé le vœu souvent émis dans les **Congrès catholiques** ! le journal de M. le comte de Mun "LA CORPORATION" l'annonce en ces termes

VIENT DE PARAÎTRE LE TOME II
DU
DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES

ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE des LETTRES, des SCIENCES et des ARTS

Sous la direction de **M^{GR} PAUL GUERIN**, Camérier de Sa Sainteté

L'ouvrage entier comprendra 6 ou 7 volumes de 1,300 pages

Depuis, le Tome 3 a été terminé, le Tome 4 s'achève

Cette œuvre capitale, hautement approuvée, va enfin permettre aux catholiques de puiser leurs renseignements à d'autres sources que celles que leur fournit la libre pensée dans les recueils de Larousse et de Littré.

Non seulement Littré et Larousse (condamnés par la congrégation de l'INDEX), mais tous les autres dictionnaires et encyclopédies, Troussat, Fleury, Berthelot et Dreyfus, etc, sont plus ou moins empreints de l'esprit anticatholique, répandant dans les familles des erreurs pénicieuses et faussent l'esprit de la jeunesse. Il s'agissait de remplacer, de détrôner ces ouvrages dangereux. Nous obtenons ce résultat en publiant le Dictionnaire lexicographique et encyclopédique le plus complet, le plus exact, le plus au courant de la science, conçu dans l'esprit catholique et marqué au coin de la sincérité. Le *Moniteur de Rome* (considéré comme la feuille qui reflète la pensée personnelle de Léon XIII.) a signalé et recommandé chaleureusement cette œuvre, comme devant être encouragée et propagée par le clergé, les catholiques et les conservateurs de tous les partis, et lui a prêté un brillant succès, qui s'annonce et s'accroît en effet chaque jour. Il arrive ainsi que la BONNE ŒUVRE devient en même temps une BONNE AFFAIRE. Les IMPRIMERIES RÉUNIES auxquelles je me suis adressé, à cause de leur immense et parfait outillage, n'engagent pas moins d'un million dans cette vaste entreprise, après avoir constaté, d'après la vente ORDINAIRE de TOUS les dictionnaires qu'on obtiendrait, presque immédiatement après la terminaison de l'ouvrage, un premier écoulement d'au moins trente mille exemplaires (car ce genre d'ouvrage s'adresse à des centaines de mille acheteurs), et qu'on vendrait facilement ensuite de 3 à 5 mille exemplaires par an.

Or, l'ouvrage sera TERMINÉ le premier juin. Mes droits d'auteur étant d'au moins 16 francs par exemplaire, il me reviendra donc d'abord très rapidement 480,000 francs, sans parler de la suite. D'après ces données, après avoir pris conseil de personnes com-

pétentes, j'ai établi la combinaison suivante, que je viens vous proposer. Veuillez souscrire ci-dessous le bulletin de 180 francs (c'est le prix de faveur du Dictionnaire pour les abonnés).

Vous aurez droit : 1° à la possession gratuite de tous les volumes du DICTIONNAIRE, et vous recevrez immédiatement les trois premiers ; 2° à la reconstitution du capital que vous aurez souscrit, 180 francs, au moyen de la moitié de mes droits d'auteur que je vous abandonne, et qui seront constatés par les inventaires semestriels de la Société des IMPRIMERIES RÉUNIES. Vous serez donc remboursé en volumes avant d'avoir rien versé ; de plus, vous doublerez votre capital par la participation à mes droits d'auteur. Vous aurez de la sorte, POUR RIEN, le DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES, ouvrage d'une utilité quotidienne, et moi, j'aurai, tout de suite, deux mille personnes d'élite associées à ma croisade, deux mille propagateurs d'une œuvre destinée à faire un bien immense.

N. B.—Ci joint un bulletin de souscription, dont l'engagement a peu d'importance, puisque vous ne devez verser qu'à la fin de juillet, et qu'à ce moment, après avoir été remboursé intégralement en volumes, vous commencerez déjà sans doute à toucher le dividende auquel vous avez droit jusqu'à concurrence du chiffre de 180 fr.—Il est bien entendu que les 2,000 premiers signataires du bulletin ci-dessous auront seuls droit aux avantages stipulés.—La somme de 180 fr. pourrait être, pour les souscripteurs qui le préféreraient, divisée en plusieurs paiements ; par exemple : 45 francs, fin février ; 45 fr., fin avril, 45 fr., fin juin ; et 45, fin août.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués

PAUL GUERIN,
Camérier de Sa Sainteté Léon XIII

Auteur des PETITS BOLLANDISTES. Directeur du
DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné.....
demeurant.....
déclare souscrire..... part

de 180 francs pour la publication intitulée LE DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES me donnant droit à un exemplaire gratuit de l'ouvrage entier et à la reconstitution de mon capital souscrit au moyen de la moitié des droits d'auteur de Mgr P. GUERIN, et je m'engage à effectuer ce versement à l'ordre de Mgr P. GUERIN, fin juillet 1889.

SIGNATURE

Fait à.....

le.....

Prière d'indiquer le nombre de parts en toutes lettres et renvoyer le présent bulletin à

Mgr Paul GUERIN, Avenue de Déols, 56, à Chateauroux (Indre) France

PRECIS DE L'HISTOIRE
DE LA
SEIGNEURIE

DE LA
PAROISSE ET DU COMTE DE

BERTHIER

PAR

M. l'abbé S. A. Moreau, ptre

Brochure in-8° de 118 pages : Prix 50 c.

DIMANCHES ET FÊTES

NOUVELLES LECTURES POUR LES FAMILLES

ET

INSTRUCTIONS POUR LES FÊTES

PAR

M. l'abbé Berseaux

2 volumes in-8°.....Prix : \$1.50

UNE

FEMME APÔTRE

OU VIE ET LETTRES

D'IRMA LE FER DE LA MOTTE

en religion

SŒUR FRANÇOIS-XAVIER

décédée à Sainte-Marie des Bois (Indiana)

Publiée par une de ses Sœurs

avec une Préface par

M. Léon Aubineau

1 volume in-12.....Prix : 88 cts

JEANNE JUGAN

ET LES

PETITES SŒURS DES PAUVRES

PAR

l'auteur "d'une femme apôtre"

avec une introduction

Par M. Léon Aubineau

ALAGONA

S. THOMÆ AQ.

THEOLOGICÆ SUMMÆ

COMPENDIUM

1 fort volume in-18.....Prix : 75 cts

MEDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE SUR

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE N.-S. JESUS-CHRIST

PAR

Le R. P. Avancin

de la compagnie de Jésus

2 vol. in-18....Prix : 75 cts, reliés : \$1.25

ROBERTI BELLARMINI

EXPLANATIO IN PSALMOS

CUI ACCEDIT

Nova psalmodum ex Hebræo versio
latina notis illustrata

Auctore Angustino Crampon

2 forts volumes in-4°.....Prix : \$5.00

L'ÂME INTERIEURE

OU

Conduite spirituelle dans les voies de Dieu

AUGMENTÉE DE

L'ÂME SEULE AVEC DIEU

ET DE

PRATIQUES POUR VISITER LE SAINT-SACREMENT

PAR LE

R. P. BAUDRAND

1 volume in-12 relié.....Prix : 60 cts

— ENTREPOT DE TAPIS —

A. L. C. MERRILL



Importateur de
TAPIS

Velours—Beuxelles—Tapisserie
Imperial—Feutre
Mattings

PRELATS

Anglais et Linoleums
&c. &c.

1670, RUE NOTRE-DAME

(Près de l'église Notre-Dame)

MONTREAL

CASTLE & FILS

NO 40

RUE BLEURY
MONTREAL, QUE.

FORT COVINGTON, N. Y.

P.O. Box No. 1.



PEINTRES SUR VERRES

POUR LES

VITRAUX D'ÉGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés

Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.